

Illustré 1944 – année du jour le plus long ou du débarquement du 6 juin

IA

Le débarquement de Normandie (opération Neptune) a eu lieu le **6 juin 1944**. Près de 156 000 soldats alliés (Américains, Britanniques et Canadiens) ont débarqué sur les plages du Calvados et du Cotentin pour lancer la libération de l'Europe. Un second débarquement majeur a eu lieu en Provence le **15 août 1944**.

Reconnaissons-le, loin d'en avoir terminé avec la guerre qui ne se finira qu'une année plus tard, en 1945, ce débarquement est plus qu'un espoir, c'est une libération. L'Europe restera encore de longs mois à feu et à sang, néanmoins on peut penser que la guerre se finira par une victoire des alliés.

Restent que les Allemands sont redoutables, fanatisés par leur Führer ils ne voient sans doute même plus qu'il n'y a plus d'espoir de remporter une seule bataille dont le résultat puisse être longtemps acquis. Ils se battent pourquoi, dans le fond, puisque l'essentiel de ces troupes périra. Aucun de ces soldats ne tient-il à revoir son domicile, sa famille, vivant et avec l'espoir de reprendre une vie normale ? Sont-ils véritablement drogués, devenus des zombies ? Le Führer reste-t-il un Dieu auquel ils croient toujours. On peut le craindre. Comme on peut craindre aussi que ce peuple allemand ne pourra faire son mea culpa qu'avec beaucoup de difficultés. On l'a suivi dans les heures de gloire, quand on levait la main par foules entières, souvenez-vous des rassemblement de Nuremberg, on a fait des promesses d'aller jusqu'au bout, il ne nous reste plus maintenant qu'à les tenir.

Nous arrivons dans une situation que nous ne pouvons plus comprendre. Il faudrait faire intervenir ici des connaissances en psychologie de masse. Comprendre les pulsions d'une société dans ce qu'elle peut avoir de complexe et contradictoire. A moins qu'il s'agisse tout simplement de folie, de vaincre à tout prix alors que la victoire est impossible, d'aller jusqu'au bout, d'aller jusqu'en enfer, jusqu'à s'anéantir soi-même.

Notre compilation tient surtout à la copie des couvertures qui traitent des moments fort de ce conflit. Nous ne pouvons pas proposer tous les articles, la plupart fort intéressants. Ce n'est donc ici qu'un survol de cette année de guerre 1944, alors que le débarquement de Normandie a eu lieu et qu'un autre le suivra en Provence.

L'Illustré

REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE



CARTE DU FRONT SUD DE RUSSIE

EN 4 COULEURS

L'intervention allemande en Hongrie

Une discussion entre un soldat allemand et un Hongrois à proximité d'un bac du Danube. La menace russe sur les Carpathes et Ploësti a eu pour première conséquence l'occupation des points stratégiques de Hongrie, Roumanie et Bulgarie par la Wehrmacht. Ces pays se voient donc contraints, bon gré mal gré, de participer à la guerre beaucoup plus activement que jusqu'ici, car, leur a laissé entendre leur puissant partenaire allemand, «on ne descend pas du train en marche». L'article politique de R. Payot, l'étude stratégique du col. div. Grosselin et notre grande carte en quatre couleurs du front méridional russe montrent bien, d'autre part, la dramatique situation de l'Axe face au «rouleau compresseur» moscovite.

NOUVEAU ROMAN

N°13

PRIX 40 CT

30 MARS 1944

LAUSANNE ET ZOFINGUE

PARAIT LE JEUDI - XXIV^e ANNÉE



L'Illustré

REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE

DIX-HUIT ANS!

Pour une jeune fille, c'est l'âge idéal; pour la princesse Elizabeth d'Angleterre, c'est l'heure fatidique où elle deviendra effectivement héritière présomptive du trône. Si donc le roi venait à manquer, Elizabeth lui succéderait sans l'assistance d'un conseil de régence. Tous les peuples de l'immense Empire - sur lequel le soleil ne se couche jamais - s'apprêtent à fêter leur jolie princesse le 21 avril, jour où elle entrera dans sa dix-neuvième année. Très populaire déjà, elle n'attend que la fin de la guerre pour parcourir en personne les pays de ses futurs sujets. On voit ci-dessus la princesse assistant, en compagnie du général Montgomery, à un match militaire de football.

N°15

13 AVRIL 1944
LAUSANNE ET ZOFINGUE
PARAIT LE JEUDI - XXIV^e ANNÉE

PRIX 40 CT

La princesse Elisabeth désormais souvent présente. Elle a un rôle à tenir.

L'Illustré

REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE

SOMMAIRE

« Le général de Gaulle, les Français
et les Alliés »

par René Payot

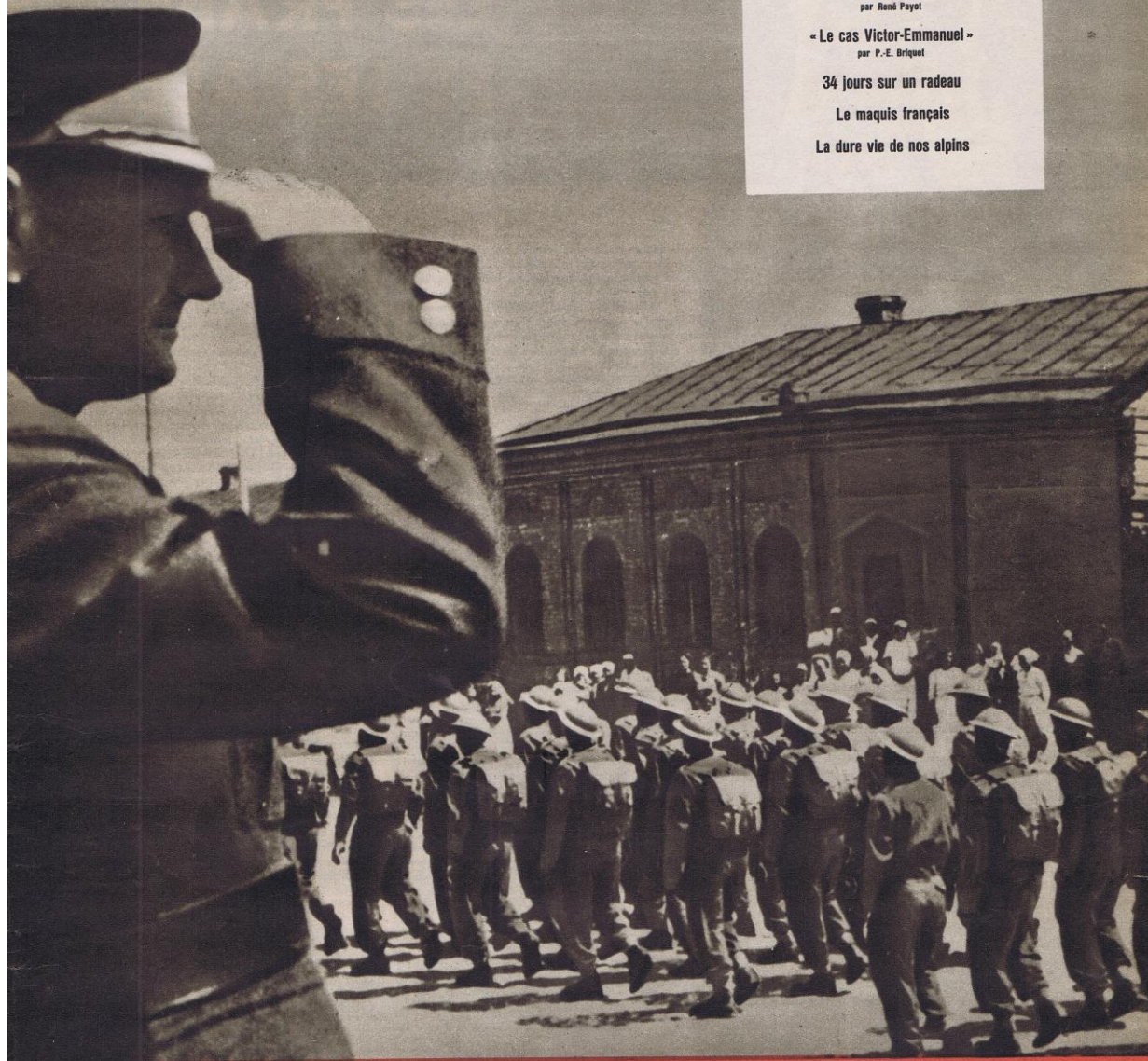
« Le cas Victor-Emmanuel »

par P.-E. Briquet

34 jours sur un radeau

Le maquis français

La dure vie de nos alpins



LES TCHÈQUES RENTRENT CHEZ EUX

En 1938 et en 1939, la Tchécoslovaquie dut consentir aux plus douloureux sacrifices pour le maintien de la paix en Europe. Mutilée, opprimée, elle but le calice jusqu'à la lie, jusqu'au fameux communiqué proclamant : « La Tchécoslovaquie a cessé d'exister... » De dures années se sont écoulées depuis. Mais le gouvernement tchèque de Londres ne perd pas courage : au contraire. Déjà, des accords se concluent et de nouvelles forces militaires se reconstituent, dont certains éléments combattent aux côtés des Russes. Les premiers soldats tchèques, en nombre encore infime, ont franchi l'ancienne frontière de leur patrie. Justice imminente... Ci-dessus, le ministre de la guerre de Tchécoslovaquie, général Ingr, assistant à un défilé de formations tchèques en Angleterre.

N°16

PRIX 40 CT

20 AVRIL 1944

LAUSANNE ET ZOFINGUE

PARAIT LE JEUDI - XXIV^e ANNÉE

L'Illustré

REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE



Dans l'attente de l'invasion

« Invasion ! Débarquement ! Second, troisième front... » On n'entend, on ne lit plus que cela ces derniers temps. A en croire les augures, les effets des gigantesques bombardements alliés sont tels que la phase aérienne de l'invasion toucherait à sa fin. Logiquement, le ou les débarquements des Anglo-Saxons devraient suivre. Où et quand ? A ce propos, on lira avec intérêt l'article de notre collaborateur Nemo en réponse à la question que chacun se pose : « Qu'attendent-ils pour débarquer ? » De leur côté, les forces allemandes en France sont tenues en haleine par un poste militaire de T. S. F. qui leur a lancé récemment le message suivant : « Il faut que 1918 ne se répète en aucun cas. Vous devez être sur le qui-vive au cours des semaines à venir. Lorsque l'heure H sonnera, il faudra vous battre comme vous ne le fîtes jamais auparavant. Courage et endurance sont la consigne. Il faut que tous les soldats allemands se battent comme des forcenés dans les batailles qui nous attendent ! » Ci-dessus, deux combattants allemands et des formations de bombardiers américains.

N°17 27 AVRIL 1944
LAUSANNE ET ZOFINGUE
PARAIT LE JEUDI - XXIV^e ANNÉE

PRIX 40 CT



Les bombardements de l'aviation alliée se multiplient non seulement sur le territoire du Reich, mais aussi sur celui des pays occupés, notamment la France et la Belgique. Voici, dans un cimetière de village belge, les funérailles collectives de victimes d'un raid exécuté en avril.



L'une des mines de chrome turques. Pressé par les Anglo-Saxons de cesser ses livraisons de chrome à l'Allemagne, le gouvernement turc a accédé aussitôt à cette demande en précisant qu'il agissait ainsi en sa qualité d'allié des Anglais. M. von Papen est alors parti pour Berlin...

d'un conflit avec l'Allemagne, hésite à prendre une mesure de nature à le faire surgir.

On a par ailleurs été fort frappé à Stockholm de voir la presse soviétique prendre part à cette controverse d'une manière sensationnelle. L'organe *Guerre et Classe ouvrière* a en effet accusé la Suède de continuer à permettre le transit de troupes et de matériel allemands à travers son territoire. On répond du côté suédois que seuls des trains rapatriant des invalides de Finlande en Allemagne, et dans cette direction seulement, sont encore autorisés. Un message de Stockholm à la *Neue Zürcher Zeitung* souligne que « l'on s'inquiète en Suède de voir la presse soviétique s'efforcer de rendre ce pays suspect aux yeux du public russe ». L'inquiétude y est d'autant plus grande que la situation de la Finlande est plus incertaine. Enfin, le Kremlin vient de demander à avoir sa part dans l'administration alliée des territoires norvégiens qui seraient éventuellement libérés de l'occupation allemande. La Suède s'efforce donc actuellement de maintenir intacte sa puissance pour le jour où s'élèveraient des controverses critiques pour sa sécurité comme pour l'intégrité du futur bloc nordique.

COURAGE DANOIS

D'un tout autre ordre, mais non moins graves, sont les soucis que causent aujourd'hui les souffrances du Danemark. Dès le 17 avril, ce pays fut coupé de toute communication avec l'extérieur. Et les mesures sévères dont il a été l'objet de la part de l'occupant n'ont filtré que peu à peu. Il semble que les patriotes danois se soient livrés à une intense campagne de sabotage contre les Allemands. Pas moins de



Mai 1944. Pendant des années, les rencontres des deux chefs de l'Axe furent toujours le prélude d'événements importants. Qu'en sera-t-il à la suite de l'entrevue de la semaine dernière ?

Avril 1944. L'attitude des deux hommes d'Etat est demeurée la même, leurs gestes aussi, leurs sourires ne sont pas moins cordiaux, mais quelque chose frappe d'emblée : l'aspect physique de Mussolini.



M. Edward R. Stettinius, sous-secrétaire d'Etat américain, a passé plusieurs jours à Londres où il a conféré avec les dirigeants alliés puis il s'est rendu en Afrique du Nord.



† Colonel Knox. Ce dynamique ministre de la marine des Etats-Unis, est mort d'une attaque d'apoplexie à 70 ans. Il a fait de la flotte américaine la plus puissante du monde.



Le nouveau président argentin. Nous recevons ce héros représentant le général E. J. Farrell (à gauche) qui renverse, il y a quelques mois, son prédécesseur, le général Ramirez, devenu lui-même président grâce à un coup d'Etat. La série est-elle close ?

72 attaques auraient été enregistrées sur des dépôts, fabriques, gares et casernes au service des Allemands. La dynamite aurait fonctionné d'une manière étonnante. En outre, les partisans auraient interrompu le programme dans certains cinémas de la capitale et imposé, aux applaudissements des spectateurs, des films antiallemands. Ce dernier épisode serait de nature à confirmer l'opinion que le sabotage et la tension sont dues à des parachutistes récemment lâchés dans le pays par l'aviation anglaise. Mais l'Allemagne a eu au Danemark la main suffisamment lourde pour y créer un état d'esprit irrémédiablement hostile. Les patriotes estiment avec un beau courage que leur pays doit prendre ses responsabilités quelles qu'en soient les conséquences, et se lancer contre le Reich national-socialiste dans une lutte inexorable. Il est permis d'affirmer qu'ils ont l'immense majorité de la nation avec eux.

Aussi les Allemands ont-ils agi avec rigueur. Ils ont arrêté des centaines d'otages (600 selon certaines dépêches), et 200 « saboteurs ». Les déclarations faites par M. Best, plénipotentiaire allemand et dictateur virtuel du pays, laissent peu d'espoir que ces gens échappent au peloton d'exécution. La rigueur de M. Best serait partiellement due au fait que les attentats ont aussi été dirigés contre les membres de sa famille.

A quoi faut-il attribuer l'agitation danoise ? Les uns affirment que l'Allemagne a pris les devants, et procédé de son propre mouvement à des actes de répression « préventive » qui auraient provoqué l'explosion du sentiment national. Selon d'autres informations, il n'y aurait même pas eu d'explosion, mais seulement une « éruption » violente et sanglante, dont l'Allemagne porterait seule la responsabilité. Il s'agirait d'une mesure visant à rendre tout mouvement national impossible à l'heure où le Reich peut

redouter que l'invasion du continent ne commence par le Danemark.

Ceux qui attribuent aux patriotes l'initiative des troubles voient également dans les perspectives d'un très proche débarquement allié leur cause directe. Les Danois auraient pris les devants. Et cette explication ne paraît pas invraisemblable si l'on songe qu'en France par exemple, et en Italie, la conviction que l'heure H est maintenant très proche vient de créer une nouvelle et très sérieuse tension entre la population et l'occupant. Le chroniqueur ne saurait d'ailleurs qu'enregistrer ces diverses interprétations sans prendre lui-même parti. L'oppression que subit le Danemark comme tant d'autres pays européens rend une « explosion » naturelle, inévitable. Nous n'en voyons aujourd'hui que les prodromes. De toutes façons elle coûtera cher à qui crut sage de brimer la fièvre d'indépendance d'un peuple petit par le nombre, mais grand par le courage et par le cœur.

La situation du Danemark diffère de celle de tous les autres Nordiques parce que les Soviétiques semblent jusqu'ici s'en être entièrement désintéressés. Mais ce petit pays sera d'un grand poids dans l'organisation future du Nord. Pour que sa sécurité, comme celle de la Norvège, soit vraiment établie, elle devra s'appuyer sur une Scandinavie puissante. Les Soviétiques, qui peuvent toujours redouter un sursaut du pangermanisme, y ont eux-mêmes intérêt. Peut-être les Nations unies verront-elles toutes que pour garantir l'intégrité danoise, il faut également garantir celle de la Suède et de la Finlande.

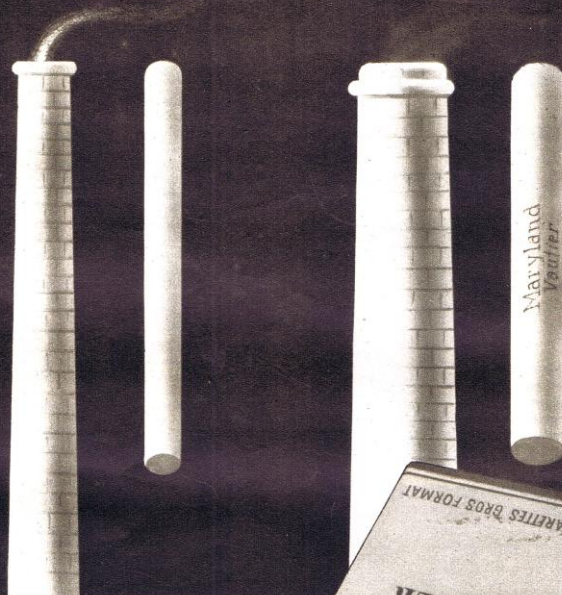
Ce jour-là, le Nord sera sauvé, pour le bien de l'Europe, pour l'honneur de notre commune civilisation, à laquelle il donne l'indispensable apport de quatre fleurs uniques, toutes précieuses.

30 avril 1944.

Pierre-E. BRIQUET.

4 mai 1944. Les deux belles canailles se rencontrent encore une fois. Mussolini n'est plus que le fantôme de ce qu'il a été. Sa superbe a disparu.

pourquoi gros format

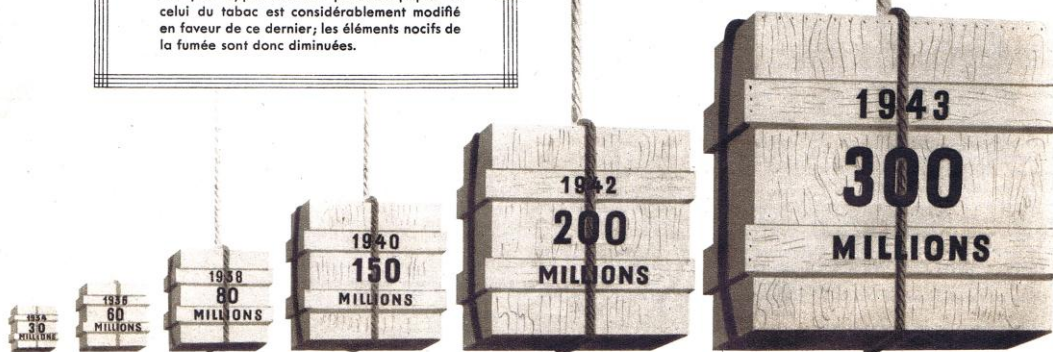


Les cigarettes de gros module

exigent l'emploi exclusif de tabacs de qualité, car la surface de combustion étant considérable, le goût du mélange est plus nettement perceptible. - En outre, le remplissage de la cigarette est plus homogène.

Le flux de fumée passe librement à travers le cylindre. Le tirage est meilleur et il ne se produit pas d'accumulation de nicotine et de goudron à l'extrémité de la cigarette qui peut être ainsi fumée sans inconvénients jusqu'au bout.

Enfin, le rapport entre le poids du papier et celui du tabac est considérablement modifié en faveur de ce dernier; les éléments nocifs de la fumée sont donc diminués.

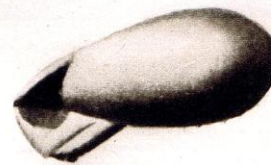


développement de la production VAUTIER de 1934 à 1943

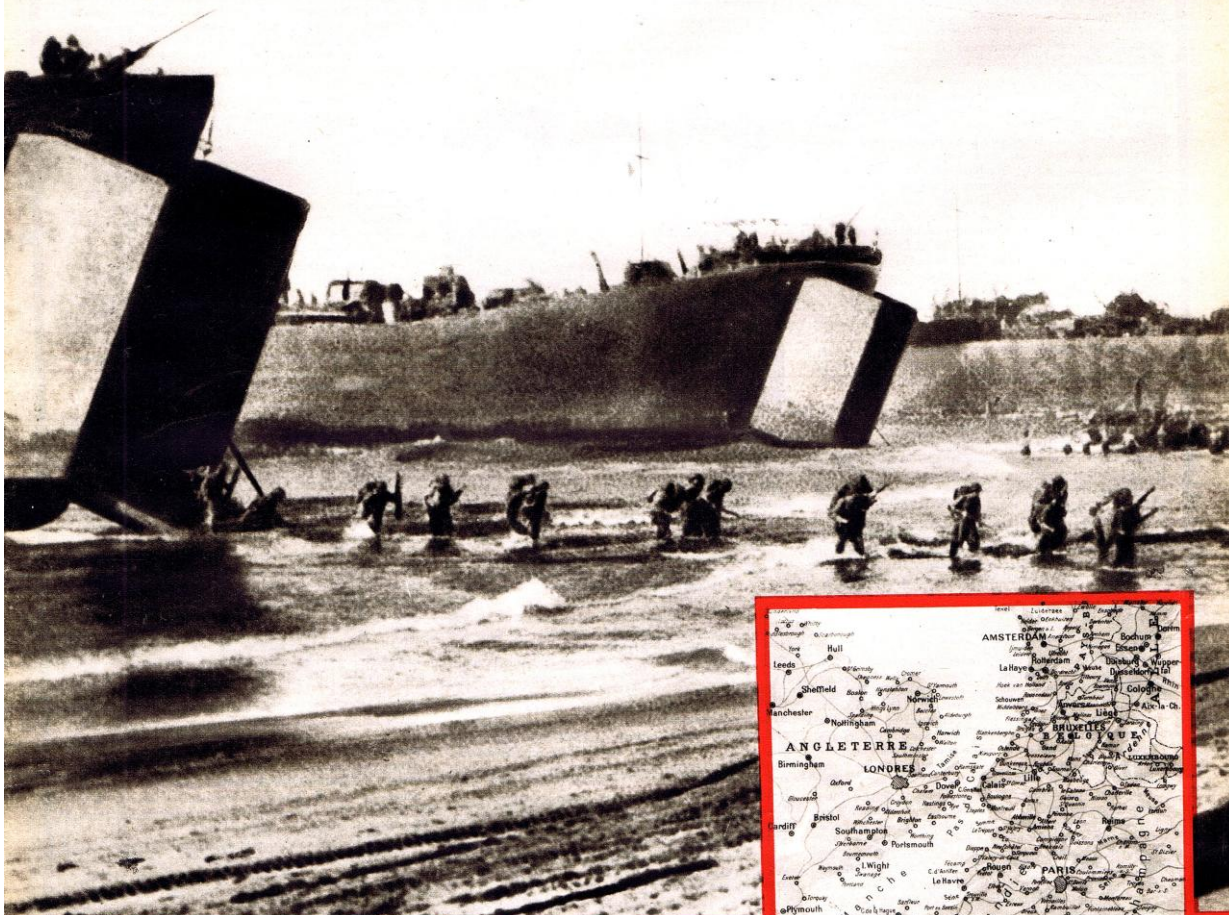
Et dire qu'en inondant le marché d'un produit de mort, on puisse s'en féliciter ! Autres temps, autres mœurs, pourrait-on dire ! Il n'empêche que le tabagisme, propulsé par la réclame, est en pleine extension.

L'Illustré

REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE



L'INVASION!

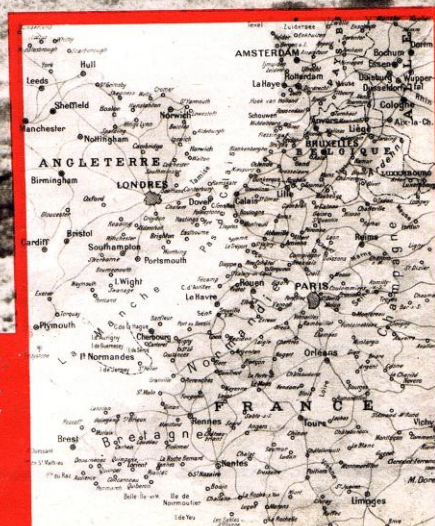


« Les forces navales alliées, avec le soutien de puissantes formations aériennes, ont commencé ce matin le débarquement des armées alliées sur les côtes nord de la France. » Tel a été mardi matin, 6 juin, le communiqué No 1 du quartier général des forces expéditionnaires alliées, commandées par le général Eisenhower. A travers l'Europe qui depuis si longtemps attendait cette heure, il a retenti diversément, répondant à l'espoir ou à l'angoisse des uns, à la farouche volonté de résistance des autres. Et maintenant les opérations militaires, aériennes et navales se déroulent sur les côtes de l'Europe occidentale, selon le plan longuement mûri par les terribles bombardements de ces dernières semaines.

N°23

8 JUIN 1944
LAUSANNE ET ZOFINGUE
PARAIT LE JEUDI - XXIV^e ANNÉE

PRIX 40 CT.



L'événement, relaté par cette couverture deux jours après, est trop récent pour que le journal propose des photos.



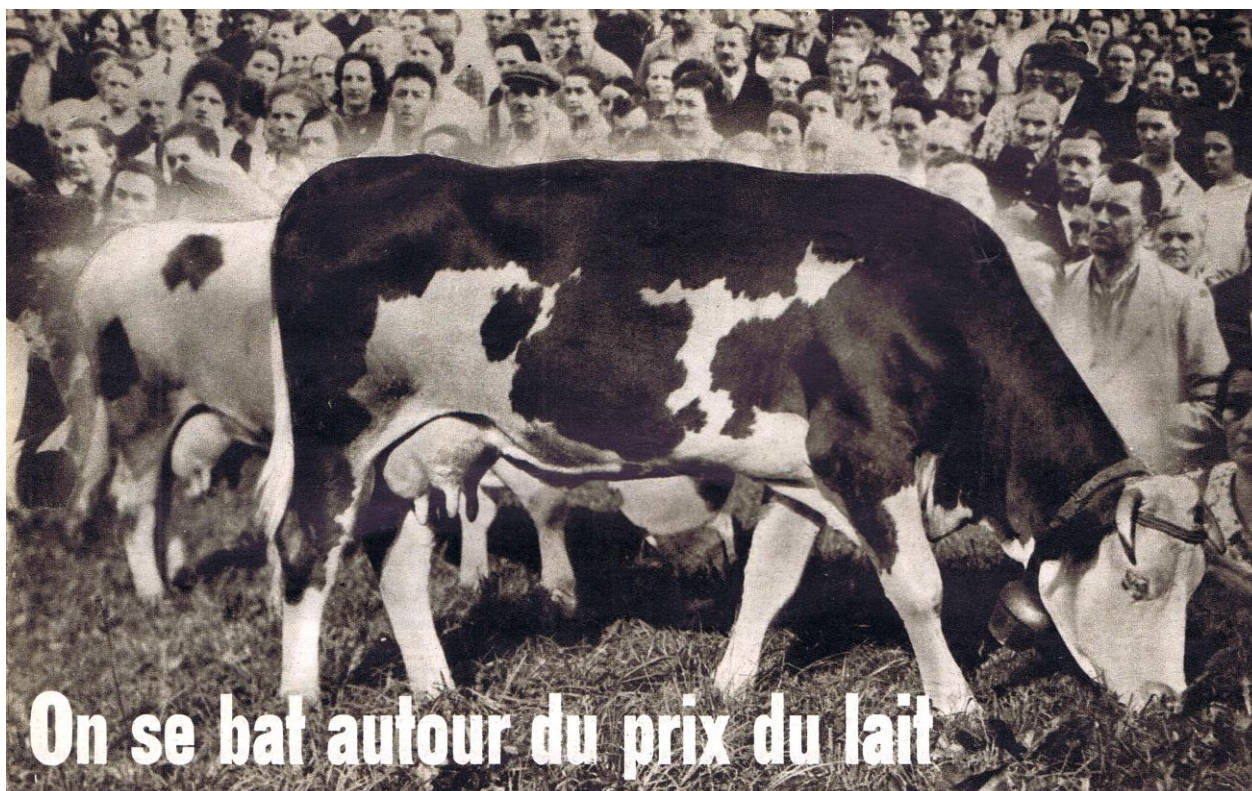
*Par tous les temps
pour toujours!*

Skin-Base de Givvy
Ginny Simms R.K.O.

En vente dans toutes les bonnes Maisons de Parfumerie
Dépositaire pour la Suisse: LOUIS TSCHANZ, Comptoir de la Parfumerie S.A., GENÈVE



Un peu de glamour au milieu de la tourmente...



On se bat autour du prix du lait

ou: Qui doit payer les deux centimes?



Des quantités de lait produites dans notre pays et qui s'élèvent à plus de 24 millions de doubles quintaux, le consommateur perçoit environ 7 millions de doubles quintaux, contre 4 millions que le campagnard garde pour son usage personnel à la maison et à la ferme et 10 millions affectés à la production des produits laitiers. Le paysan n'a pas la possibilité de diriger lui-même ce fleuve de lait vers les villes, car les laiteries le libèrent du souci de se livrer à ce travail improductif. La ménagère, si elle veut recevoir chaque matin son bidon plein de lait, doit aussi verser son obole au commerce laitier. Les produits laitiers constituent encore néanmoins la nourriture la moins chère. La viande et les produits carnés ont augmenté depuis 1939 de 89,8 %, les graisses et les huiles comestibles de 135,7 %, le prix des pommes de terre a presque doublé et celui des blés a haussé de 60 %. La ménagère avisée ne préférera-t-elle pas supporter une hausse modeste de 2 centimes par litre plutôt que de voir imposer une nouvelle diminution des rations de lait, de beurre et de fromage? Telle est la question que lui posent les organisations laitières.

Des vaches paissant dans un pré, quelle vision idyllique pour les citadins ! Ils les contemplent avec une gratitude d'autant plus grande qu'ils savent que, même mesuré aujourd'hui, le lait demeure leur boisson la meilleure et la moins chère. Toutefois, la menace de payer le litre de lait deux centimes de plus que par le passé, tempère un peu leur enthousiasme. Mais l'agriculteur, lui aussi, a ses propres soucis. Avant la guerre, il lui était interdit de vendre son lait au delà de certaines quantités prescrites, sous peine de contrevenir aux mesures de contingentement prises contre l'abondance du lait. Aujourd'hui, il lui faut de nouveau, en dépit de la pénurie des fourrages, tirer de son bétail autant de lait que possible. Et les bénéfices? demande le citadin curieux. Alors, le paysan de lui démontrer, comptes en mains, que chaque vache, au cours d'une demi-année, mange 15 kg. de foin, et qu'elle lui coûte 3 fr. par jour, tandis que la vente de 8 litres en moyenne à 28 ct. le litre ne rapporte que 2 fr. 24. Le temps de l'herbage est consacré à amortir le déficit. Si comme tous ceux qui méritent leur salaire, on voulait encore porter en compte le travail qui dure de l'aurore au soir, il faudrait élever le prix du lait de cinquante centimes au moins.

29 juin 1944

Les producteurs de lait ont soumis au Conseil fédéral une requête tendant à ce que dès le 1er septembre le prix du lait soit augmenté de deux centimes. Ils estiment que ce renchérissement est indispensable pour couvrir les frais de production qui ont sensiblement haussé et qu'il doit constituer un moyen efficace d'intensifier la production du lait et d'assurer ainsi l'approvisionnement du pays. Bien que l'on ne veuille pas contester les besoins des agriculteurs qui jusqu'ici nous ont heureusement préservés de la famine, il n'en est pas moins vrai que l'annonce de cette hausse du prix du lait donne lieu à de vives controverses entre producteurs et consommateurs. Au premier plan de la discussion nous trouvons la question brûlante de

savoir qui payera les deux centimes au producteur. Sera-ce, pour des raisons sociales et politiques, l'Etat, sous forme de primes à la production ou de subventions, ou faudra-t-il que le consommateur fasse un nouveau sacrifice? Il y a beaucoup de raisons sérieuses pour mettre l'augmentation à sa charge, mais un grand nombre de nos concitoyens en font valoir autant pour ce que ce soit l'Etat qui accepte cette nouvelle charge d'environ 40 millions de francs. Le Conseil fédéral s'est tu jusqu'ici et on ne sait pas qui, à son avis, des Confédérés de la ville et des campagnes, peut supporter le mieux la hausse du prix de notre « boisson nationale ».

3 autres photos au verso



Le conseiller national Held, de Sumiswald, est président de l'Association laitière du canton de Berne en même temps que producteur de lait et éleveur de bétail. Il veille attentivement à assurer à la production du lait son plus haut rendement. « Voici le point essentiel de la question », déclare-t-il à notre reporter. « D'une part, il importe de compenser par l'élevage la diminution du bétail de rendement. Mais tandis qu'avant la guerre, on donnait le lait maigre aux cochons, il nous faut aujourd'hui en tirer du fromage maigre. N'est-ce pas là un casse-tête pour le paysan de bonne volonté? »



Le professeur F. Marbach défend les intérêts de la classe des ouvriers-consommateurs. « Une hausse nouvelle du prix du lait, produit si important pour notre économie, influerait sur l'index des prix. Il s'en suivrait certainement une diminution du pouvoir d'achat de l'ouvrier, équivalant pratiquement à une baisse de son salaire, donc à un nouveau sacrifice pour la classe ouvrière, certaines catégories d'artisans et les petits rentiers. Cette situation pourrait conduire à des dissensions sociales qui ne serviraient à personne, mais seraient au contraire néfastes à tous. »



Le Dr E. Feisst, directeur de la division de l'Agriculture du Département fédéral de l'économie publique et chef de l'Office fédéral de guerre de l'alimentation, a la mission ingrate de défendre et les intérêts de l'Etat et ceux de l'agriculture. Il écrit dans un aperçu rétrospectif sur les mesures prises par la Confédération pour assurer notre ravitaillement en temps de guerre : « Nous estimons de notre devoir, surtout au regard de la situation internationale si critique, d'exhorter sans cesse nos paysans à penser aussi aux conditions économiques des autres catégories de la population et de ne formuler leurs revendications que dans une juste mesure. Nous n'avons de même pas voulu oublier qu'après la guerre, le paysan devra compter encore sur la sympathie et l'esprit de sacrifice des autres classes. »

29 juin 1944. La situation n'a guère changé.



OUTRE-GOTHARD

En nous confinant entre nos frontières, la guerre a fait de nous, mieux que jamais, un peuple de frères. Grâce à de nombreuses relèves outre-Gothard nous nous sentons par exemple beaucoup plus proches des Tessinois. Des affinités se révèlent, des amitiés se nouent. Et la poésie latine de leur pays nous est devenue plus chère encore. Telle cette simple scène de marché dans une cité gorgée de soleil.

N°30

PRIX 40 CT.

27 JUILLET 1944
LAUSANNE ET ZOFINGUE
PARAIT LE JEUDI - XXIV^e ANNÉE



On sait que l'attentat contre Hitler précéda de peu la dernière rencontre du Führer et du Duce. Notre photographie, prise lors d'une des précédentes rencontres, à l'époque des victoires allemandes, donne bien l'ambiance dans laquelle se déroulaient au Q. G. du chancelier, les conférences auxquelles étaient conviés quelques-uns des plus proches collaborateurs du Führer et des membres de son état-major. Seul un de ceux-ci pouvait donc attenter aux jours du dictateur ; ce fut ce colonel comte de Stauffenberg que le maréchal Goering a désigné comme étant « l'instrument d'anciens généraux chassés pour leur lâcheté et leur mauvais commandement ». — On voit ici, entre Mussolini et Hitler, le maréchal Keitel dont le rôle, en marge de la conspiration, est encore douteux, et Goering à droite du chancelier.

APRÈS L'ATTENTAT CONTRE HITLER

Si l'attentat auquel le maître du Reich échappa la semaine dernière a provoqué une telle sensation dans le monde en guerre, c'est moins à cause de l'événement lui-même que parce qu'il a révélé la crise profonde des milieux dirigeants allemands. En effet, les dictateurs qui ont choisi de vivre dangereusement sont particulièrement exposés. Mussolini, par exemple, a bien échappé à une demi-douzaine d'attentats. Mais la bombe qui a éclaté au Q. G. du chancelier, commandant en chef des armées, a violemment démontré l'opposition de plusieurs généraux au régime nazi et le conflit latent entre membres ou ex-membres du haut-commandement allemand. Il y a là beaucoup plus qu'un geste contre



M. Himmler, chef de l'armée intérieure, auquel le Führer a donné carte blanche pour la répression de la conspiration.

Le colonel-général Stumpf que le maréchal Goering a mis à la tête de la Luftwaffe à l'intérieur même du Reich.

Le général Jodl, blessé lors de l'attentat. Il est un des chefs auxquels le chancelier Hitler fait particulièrement confiance.

Rommel, un des plus jeunes maréchaux et l'un des chefs que l'on prétend aux côtés de Hitler, face à l'opposition des généraux de la vieille école.

Le colonel-général Guderian, célèbre spécialiste des blindés, dont Hitler vient de faire son chef d'état-major.



Le colonel-général Beck qui aurait été à la tête du complot contre Hitler. Créateur de la Wehrmacht, il avait été remplacé à la tête de l'armée avant la guerre déjà.

une personne, fût-il dirigé contre un dictateur tout puissant. Sa signification, pour les adversaires du Reich, est celle d'un début de débâcle, la première des convulsions dans lesquelles va se débattre l'Allemagne, durement attaquée sur trois fronts à leurs yeux ; cet attentat marque non seulement le désaccord, probable depuis longtemps, entre le parti nazi et les généraux représentant une vieille tradition militaire, mais encore le doute, le manque de confiance de certains dans l'actuelle stratégie du Reich, le désir d'en finir par d'autres moyens et de sauver ce qui pourrait être encore sauvé.



Le général von Seydlitz, chef du comité constitué à Moscou en faveur d'une Allemagne libre contre le nazisme.

Le maréchal von Bock qui fut destitué par Hitler au commencement de la retraite de Russie, serait parmi les opposants.

Le colonel-général von Falkenhausen serait lui aussi de l'opposition. Il a été remplacé il y a peu de temps à la tête de l'armée.

Le maréchal von Rundstedt qui dut récemment abandonner son commandement sur le front français, probablement à cause de

27 juillet 1944. Un beau ramassis de gibier de potence.

L'Illustré

REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE



EN PLEINE RETRAITE!

C'est au tour des Allemands de subir la « guerre-éclair ». Lancés dans les brèches ouvertes dans les lignes de leurs adversaires, les blindés russes foncent maintenant vers Cracovie, Varsovie et la Prusse-Orientale. Il n'y a plus de front allemand continu. Et les troupes du Reich battent précipitamment en retraite dans la poussière des plaines polonaises et baltes. Fatigués par les interminables batailles qu'ils ont eu à soutenir, l'air soucieux, mais toujours résolu, les vétérans de la campagne de Russie suivent à nouveau les routes qu'ils parcouraient victorieusement, il y a trois ans, quand ils pensaient avoir rapidement raison de l'armée des Soviétiques. Ils marchaient alors vers l'Est, vers le Levant ! C'est vers le Couchant qu'ils se dirigent aujourd'hui.

SOMMAIRE DE CE NUMÉRO :

L'énigme allemande
La lutte intérieure en Pologne
Torpilles humaines
Je fus femme de chambre chez Hitler
Mussolini se défend
Mobilisation souterraine à Paris

N° 31

PRIX 40 CT.

3 AOUT 1944

LAUSANNE ET ZOFINGUE
PARAIT LE JEUDI - XXIV^e ANNÉE

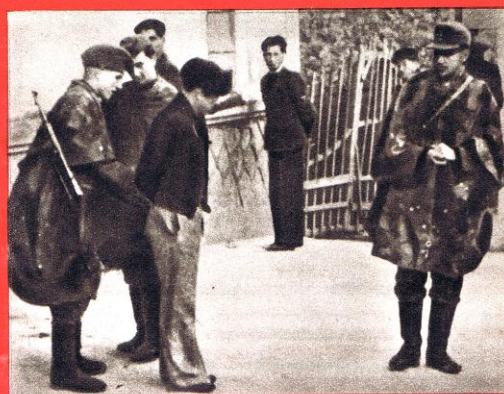
L'Illustré
REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE

**GRANDE CARTE
DU FRONT DE L'EST**
SUR UNE PAGE



GUERRE-ÉCLAIR EN FRANCE

Depuis que les blindés du général Bradley ont percé les lignes allemandes dans la partie occidentale du Cotentin, la bataille de Normandie est devenue une nouvelle bataille de France, qui se poursuit désormais à une cadence plus rapide encore que celle de 1940. Les garnisons allemandes de Bretagne sont isolées. Les villes tombent les unes après les autres aux mains des troupes alliées sur les rives de l'Atlantique et au nord de la Loire. Dans les localités qui sont, heureusement, restées presque intactes par suite de la vitesse des opérations, les soldats britanniques et américains fraternisent (comme ci-dessus) avec civils et gendarmes français. Et le général de Gaulle a donné le signal du « soulèvement national » dans différentes régions où les Forces françaises de l'intérieur préparent l'avance alliée, ce qui ne va d'ailleurs pas sans pertes pour elles, comme le montre notre photo de droite où des combattants français de l'intérieur sont arrêtés par des soldats allemands.



N°32 10 AOUT 1944
LAUSANNE ET ZOFINGUE
PARAIT LE JEUDI - XXIV^e ANNÉE

PRIX 40 CT.

L'Illustré

REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE



PENDUS

HAUT ET COURT!

Comme au temps de la Révolution française, jugements et exécutions vont vite dans le Troisième Reich ! Preuve en soit la fin dramatique de huit des officiers inculpés d'avoir trempé dans le complot contre Hitler. Exclut tout d'abord de l'armée allemande par une cour d'honneur, les accusés ont comparu devant le redoutable Tribunal du peuple. Privés du droit de porter leurs uniformes et leurs décorations, ils se virent refuser jusqu'à l'autorisation de faire le « salut allemand », celui-ci étant réservé, leur déclara le président, « à ceux de nos compatriotes qui ont encore le sentiment de l'honneur ». Les interrogatoires furent rapides, mais néanmoins intéressants, car ils permirent de préciser certains points. Puis le procureur requit la peine de mort par pendaison, car, dit-il, « il va de soi que des agissements aussi honteux ne peuvent être châtiés par une honnête balle ». Les défenseurs d'office ne firent en somme qu'abonder dans le sens de l'accusation. Et, deux heures après que le tribunal eut rendu son verdict, les huit officiers étaient pendus haut et court. L'un d'eux était maréchal, un autre colonel-général, un troisième lieutenant-général, etc. Cette peine infamante a produit une impression profonde, mais elle ne sera pas oubliée de sitôt, semble-t-il, dans les milieux allemands, militaires et civils, qui n'ont jamais pu se rallier au régime. Or, ces milieux sont apparemment plus nombreux que les nazis ne le pensent... Ci-dessus, le maréchal von Witzleben devant ses juges. (Voir d'autres photos à la page 31)



Colonel général Hoepfner



Maréchal von Witzleben

Derby

N°33

17 AOÛT 1944

LAUSANNE ET ZOFINGUE
PARAIT LE JEUDI - XXIV^e ANNÉE

PRIX 40 CT.

L'Illustré

REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE

SOMMAIRE

-Le point culminant de la guerre-
par P. Du Rochet

24 heures en Savoie

La guerre sur la Côte d'Azur

Les ennemis de Quisling

Notre concours d'illustrations

-Couppables de guerre-
par Ed. Rogier



LES ALLIÉS À PARIS

Depuis quelques jours, chaque communiqué faisait apparaître plus proche la libération de Paris. Les blindés de Patton progressaient si rapidement que leurs avant-gardes avaient même perdu le contact avec le quartier général. Enfin, à l'aube du 21 août, les premiers éléments firent leur entrée dans la grand-ville. De leur côté, les divisions allemandes s'étaient installées hors des murs afin d'être plus libres de leurs mouvements. Mais à Paris même, des combats s'engagèrent entre les patriotes et les ultimes forces de l'occupant. Une heure historique sonne pour la France, qui était privée depuis quatre longues années de sa prestigieuse capitale, ce « trésor unique d'individus et de créations », a fort bien dit un écrivain d'outre-Jura, cette cité qui présente au monde « le visage complet d'une civilisation ». Paris libéré, mais c'est presque la moitié de la France rendue à elle-même ! (Photos Izard et Photopresse)

N°34

PRIX 40 CT.

24 AOUT 1944

LAUSANNE ET ZOFINGUE

PARAIT LE JEUDI - XXIV^e ANNÉE

L'Illustré

REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE

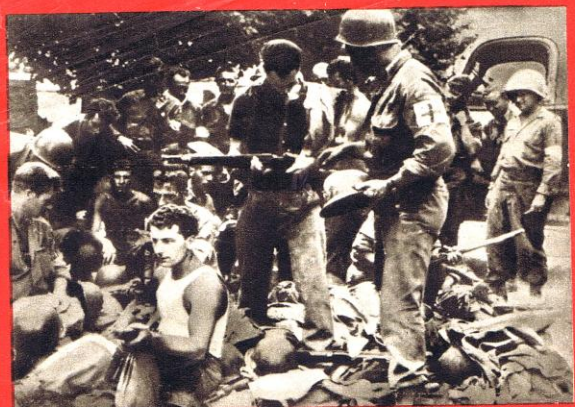
SOMMAIRE:

« L'axe se disloque » par P.-E. Briquet
Choses vues en Savoie et dans le Pays de Gex
La vie en Alsace occupée
L'accord de Pierre II et de Tito
5 ans de guerre mondiale
Le 500^e anniversaire de St-Jacques



LE MAQUIS VICTORIEUX

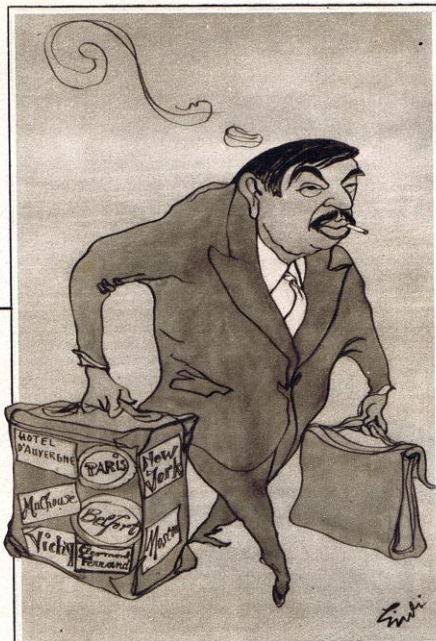
Le soulèvement national de la France et la fulgurante résurrection de ce pays prouvent, une fois de plus, qu'un peuple animé d'une farouche volonté de vivre ne saurait être opprimé indéfiniment. Aussi bien les gars du maquis se battent-ils « parce que l'acceptation de l'asservissement, de quelque nom qu'on le pare et de quelques nécessités temporaires qu'on le puisse justifier, est une trahison de l'esprit et un poison mortel dans le sang d'un peuple ». Et, après avoir été en proie aux épreuves les plus dures, ces patriotes sont aujourd'hui à l'honneur. De leurs rangs vont surgir de vigoureuses divisions de la nouvelle armée française qui se reconstitue rapidement, hâtant cette dislocation de l'Axe qui fait l'objet de l'article de fond de notre collaborateur P.-E. Briquet. — Nos photos montrent, l'une, des maquisards du Pays de Gex; l'autre, une scène de rééquipement dans un camp du maquis de Provence.



N°35

PRIX 40 CT.

31 AOUT 1944
LAUSANNE ET ZOFINGUE
PARAIT LE JEUDI - XXIV^e ANNÉE



M. Laval a définitivement quitté Vichy...
(Dessin inédit de Lindt)

« La France sera aux Conseils des Alliés la cinquième grande puissance ». Telle est désormais la volonté de Washington déclarée à la Conférence de Dumbarton Oaks cette semaine-même. Telle sera certainement la juste place retrouvée par la République après l'effroyable tourmente dont elle sort grandie et admirée, place reconquise de haute lutte, due à l'étonnante résurrection et au courage de la nation tout entière, à sa force spirituelle, à cette âme que, pour son bonheur, le monde a enfin retrouvée. Sans la France, on ne vivait plus que dans une pénombre. A l'aube d'une ère nouvelle, les hommes se devaient de placer cette lumière devant eux.

LA FRANCE RELÈVE LA TÊTE

Si la France s'est ainsi d'un coup redressée, ce n'est pas que les Alliés aient seuls fait tomber ses chaînes. Certes, ils y ont contribué, et l'on ne saurait imaginer la libération actuelle sans les débarquements de Normandie et de Provence. Pourtant, ils n'auraient pas eu si vite raison de l'adversaire si les Français n'avaient eux-mêmes saisi les armes et tout risqué dans une lutte soudaine contre l'envahisseur installé et exploitant la maison. Les Français, généralement mal armés, parfois pas armés du tout, comme cette foule parisienne qui pourchassa l'adversaire dans les rues en bravant chars et mitrailleuses, furent emportés d'un seul et magnifique élan.

Admirablement disciplinés, obéissant à un plan dont le général Koenig poursuivait la réalisation avec une régularité d'horloge, les F.F.I. précédaient presque partout les Alliés, effritaient les lignes allemandes par l'arrière, sapaient ses communications. Leur action rendit impossible à von Kluge de ramener ses troupes de Guyenne et de Gascogne, de s'accrocher au massif Central. Lors du débarquement à Bormes, c'est leur action qui détermina le lieu d'invasion et permit aussitôt aux troupes de Maitland Wilson d'avancer à travers la chaîne difficile des Maures sans rencontrer la moindre résistance. C'est eux encore qui conduisirent les Américains en dix jours à Grenoble, puis à la frontière suisse.

ROLE DE PARIS

Paris sans eux serait sans doute encore aux mains des Allemands, les Alliés n'ayant nullement l'intention d'attaquer de front les défenses de la capitale ni de l'exposer aux représailles et à la destruction. Mais les Français ne voulurent pas que l'Allemand restât un jour de plus dans Paris. Et la délivrance de cette ville, dont l'effet moral est pour les Alliés un succès énorme, leur procure des avantages tactiques considérables : centre du réseau des routes et des voies ferrées, Paris commande les communications de la France. Les Allemands, qui en sont maintenant privés, se trouvent irrémédiablement tronçonnés, isolés, acculés.

Les Parisiens ont immensément soutenu la géniale manœuvre d'Eisenhower, qui consiste à pousser du Mans à Paris, puis vers l'Alsace une pointe audacieuse rejetant le flot allemand en deux vagues séparées et impuissantes — parce que vouées à l'encerclement — l'une vers la Manche, l'autre vers le Jura suisse, tandis qu'au sud, la poussée alliée doit nettoyer les divisions de von Blaskowitz prises au piège dans les immenses coups de file tendus par le Maquis : de la Loire au Dauphiné par Châteauroux, Guéret, Limoges, Vichy et Grenoble ; et le long de la frontière

L'AXE SE DISLOQUE

des Alpes jusqu'au Léman et même au-delà dans les terres accidentées et boisées du Jura, jusqu'aux environs des Vosges. Les F.F.I. tiennent à Belfort le fort de Lomont. Les Allemands n'ont pu les en déloger, et c'est pourquoi, sentant que la porte de l'Alsace n'est plus solidement entre leurs mains, ils ont décidé d'emmener en exil Laval et le vieux maréchal Pétain. Sectionnée, la Wehrmacht se débat dans une toile d'araignée. La retraite sera limitée à peu d'effectifs : le gros va vers la destruction. Déjà, Montgomery peut proclamer que dans la seule bataille de Normandie von Kluge a perdu 450 000 hommes.

FIDÈLE À SON GÉNIE

Le rôle joué par la Résistance française dans cette immense victoire ne peut pas être négligé. Les Français ont prouvé, même aux yeux de leurs adversaires, qu'ils ne sont pas la nation fatiguée que ceux-ci prétendaient. S'ils savent apprécier la douceur de vivre, c'est qu'ils sont au besoin capables de s'en passer. L'occupant commit d'ailleurs l'erreur de les en priver, et par conséquent de les endurcir à la lutte. La France est donc une force réelle,

précieuse pour les Alliés qui voudront maintenant lui donner toute sa valeur. Il leur importe que sur la plage continentale, pour eux la plus accessible en Europe, existe une grande puissance terrienne, prête, au jour critique, à l'accueil de leurs armées. La France sera donc rétablie. Elle participera, comme le général de Gaulle vient de le demander, aux responsabilités de l'administration des territoires adverses lorsqu'ils seront occupés, car les divisions gaullistes entreront en Allemagne avec les troupes alliées. Par son attitude courageuse dans la lutte, modérée et humaine dans la victoire, la France, fidèle à son génie, a déjà repris la place que plus personne ne pourrait ni ne voudrait lui contester.

MISE ITALIENNE

Cette résurrection de l'Occident sera-t-elle étayée au sud par un réveil de l'Italie ? Du point de vue militaire, la partie paraît perdue pour l'Axe dans la péninsule. L'armée néofasciste ne peut décidément pas entrer en ligne, parce que ses soldats sont prêts à la désertion : pour tout Italien passant à l'ennemi, a déclaré Kesselring, la



Dans les soubresauts de sa libération, Paris a été bombardé par la « Luftwaffe ». (Photo d'archives)

Paris, cœur et cerveau du monde

Pour les uns, Paris, c'est la perspective des Champs-Élysées, la place du Carrousel où chante l'harmonie des parterres fleuris, la Concorde, mer immense que bordaient, hier encore, comme un admirable rivaage, les monuments de Gabriel, les vitrines étincelantes aux étalages d'un goût exquis, les chaussées trépidantes où se côtoient dans une animation insensée les voitures de maîtres, les taxis bruyants, les triporteurs rapides. Pour les autres, Paris, c'est la douceur infinie des parcs, la blancheur de statues mirant leur reflet pâle dans le bassin du Luxembourg, les berges de la Seine paresseuse qui s'étire avec nonchalance à travers la cité, la lumière de Saint-Germain-des-Prés, la perfection des façades de la place des Vosges et les lilas romantiques qui dressent, au-dessus des jardins silencieux de Passy, leurs têtes odorantes. Certains passaient leur vie à contempler les innombrables chefs-d'œuvre nés ou conservés dans la capitale. D'autres cherchaient leur bonheur dans les livres issus de sa sagesse ou même de sa folie. Les savants aimaient les couloirs de la Sorbonne, les archéologues les arceaux ruinés de l'abbaye de Cluny. Les artistes se donnaient rendez-vous à Montparnasse, les coquettes ne quit-

taient guère les salons de couture, les touristes affectionnaient Montmartre, et chacun trouvait à Paris la réalisation de ses rêves les plus secrets. Paris, la Ville Lumière ! Paris, ville unique qui n'appartient pas seulement à la France, mais à tous les pays. Paris héroïque, Paris joyeux, Paris si touchant dans sa captivité, Paris capitale de l'esprit et du goût. Pour bien le comprendre et pour mieux l'aimer, il ne faut pas seulement avoir goûté à ses plaisirs capiteux, il faut encore avoir erré dans ses ruelles sans joie. Il faut s'être mêlé aux petites gens, à ses enfants, courageux, pleins de bon sens et d'humour qui vivent en travaillant dans leur quartier au parfum provincial. Il faut avoir parlé avec la marchande des quatre saisons, trinqué avec les plombiers et même subi la gouaille narquoise des titis parisiens au cœur tendre.

Paris est libéré ! Le cœur du monde a recommencé de battre à son rythme normal. Et tandis que les cloches de l'Univers sonnent sa délivrance, Paris, encore sanglant de la lutte qui vient de finir, offre une fois de plus à la terre l'exemple de sa liberté.

Helène CINGRIA.

5 ans de guerre - et leurs caractéristiques

*Un coup d'œil rétrospectif
au seuil de la 6^e année*

Nous avons vécu cinq années de la plus grande et de la plus meurtrière des guerres de l'histoire universelle. Depuis 1939 tant d'événements se sont déroulés, tant de batailles, tant d'épisodes d'importance diverse, sur les fronts comme à l'intérieur des pays en guerre, que nos souvenirs, à nous autres témoins de l'effroyable tragédie, en demeurent troublés et que nous n'avons plus la vision réelle des choses. Et pourtant la guerre a ses lois propres, ses lois d'airain qu'elle suit aveuglément. Ce n'est point le hasard qui entraîne les décisions, ce n'est pas la chance qui donne la victoire. La marche des événements dans cette lutte générale, dont un ou deux petits peuples seuls ont pu se tenir plus ou moins à l'écart, dépend de forces profondes. Il est trop tôt encore pour les définir avec précision, toutefois, si l'on veut, en traits rudimentaires, peindre le cours des faits les plus importants, le caractère propre de chacune de ces cinq années ressortira de façon évidente. Notre recherche du temps passé n'a pas d'autre but, au seuil de la sixième année de guerre, que d'indiquer ce caractère qui, de manière nette et visible, a marqué les décisions intervenues. — La Rédaction.



Les monstres d'acier de l'infanterie allemande, alors que, pendant les premières années de la guerre, ils roulaient à travers les plaines de l'Europe.

1939 40

L'année des blindés allemands

L'Europe, pendant les sinistres derniers jours du mois d'août, alors que la nouvelle insolite du pacte germano-russe de non-agression venait d'éclater comme une bombe, sentait peser sur elle une lourde inquiétude. Toutes les tentatives de la dernière heure pour sauver la paix demeuraient vaines. Les navires de guerre firent feu les premiers, puis les blindés allemands commencèrent leur marche, leur course effrénée de trente cinq jours à travers la Pologne, jusqu'à la frontière russe. Sans enthousiasme ni beaucoup de haine, les peuples étaient entrés dans cette guerre avec l'espoir qu'elle serait courte. On haussa les épaules lorsqu'on apprit que l'Angleterre se préparait à combattre pendant trois ans. Les blindés continuaient d'avancer. Les chars russes pénétrèrent à leur tour dans les Etats baltes, dans les plaines de la Bessarabie et dans les régions hivernales de la Carélie. Les Allemands se glissaient dans les vallées de Norvège, écrasaient les champs de tulipes de Hollande, traversaient les forêts belges et les vergers de France. Dans la forêt de Compiègne, Hitler croyait avoir scellé la défaite de l'Occident téméraire. La Rome fasciste fêtait son triomphe. Churchill n'offrait à son peuple que de lointains espoirs après beaucoup de sang et de larmes. Des nations entières passèrent sous le joug. La première année de guerre se termina pour les uns par la certitude de la victoire, pour les autres par la désillusion et le désespoir.

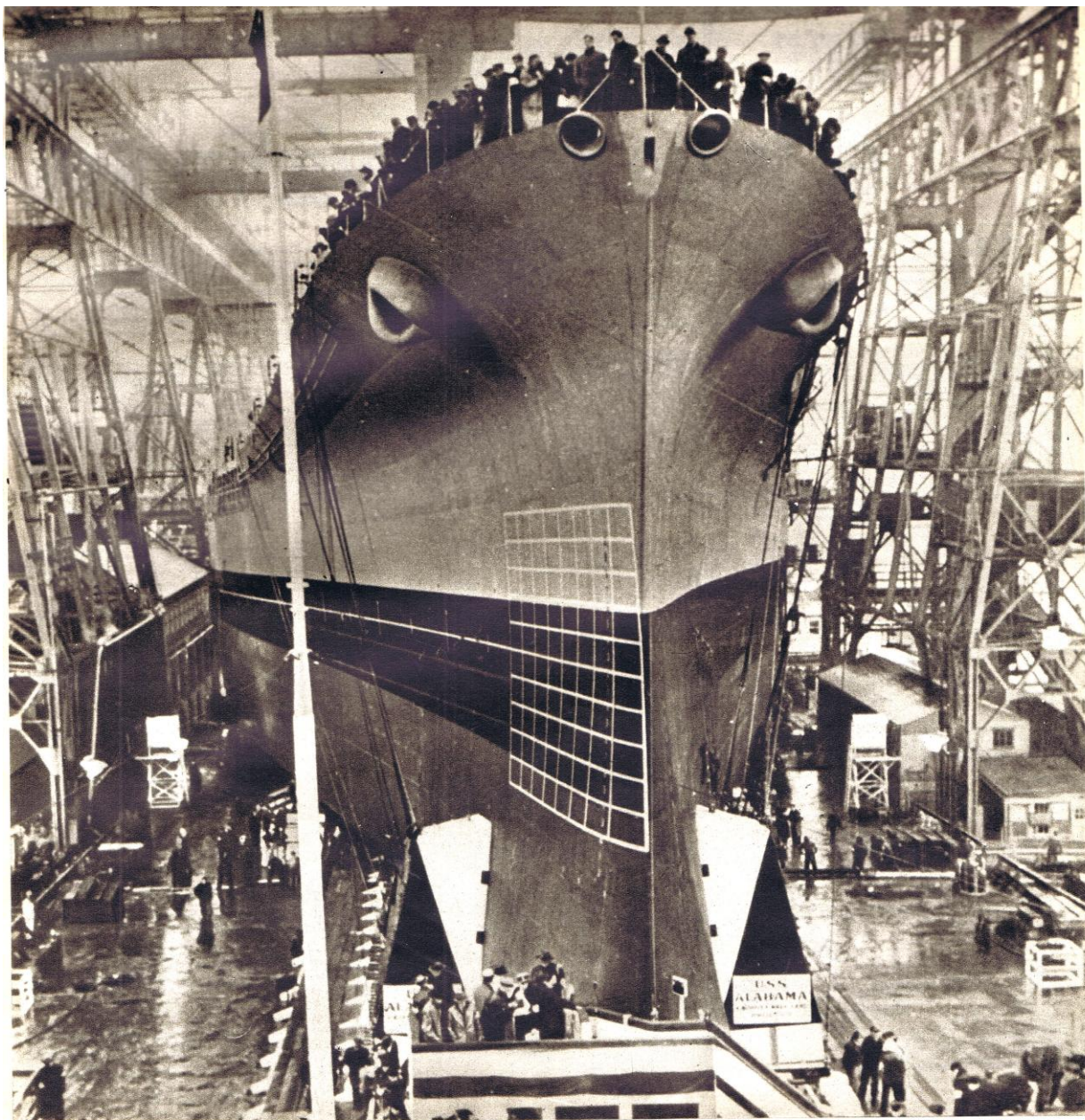


Le long des routes suivies par l'armée allemande, marchent des prisonniers russes. L'Allemagne croit avoir devant elle une armée vaincue.

1940 41

L'année des signes trompeurs

Londres paraissait près de mourir et de disparaître sous les coups de l'armada aérienne du maréchal Goering. Les blindés allemands s'étaient arrêtés sur les bords de la Manche; de l'autre côté, quelques canons antiaériens et quelques chasseurs faisant fi de la mort avaient contenu pour la première fois une grande offensive du nouvel Empire allemand. Un calme menaçant enveloppa de nouveau l'Europe pendant les mois d'hiver. Mais Mussolini, pour éprouver sa force incertaine, alluma ailleurs de nouveaux foyers. Sur les monts neigeux du Pinde, les Grecs allaient lui crier : halte ! Mais au printemps, les blindés allemands se remirent à rouler. Ils saccagèrent, écrasèrent, détruisirent la Yougoslavie et mirent fin à l'héroïque résistance des Grecs. Puis ils traversèrent la Bulgarie, la Roumanie, arrivèrent sur les bords de la mer Egée et de la mer Noire, affrontèrent les déserts de l'Afrique du Nord. Signes trompeurs ! Ils ne connaissaient plus de frontières. Des millions de soldats furent jetés au delà du Niemen, du Boug, du Dniestre et du Dniepre, jusqu'aux portes de Léninegrad et de Moscou, jusque devant Kharkov et Rostov. Sur de la victoire, Hitler annonçait que les armées russes étaient anéanties et les plaines infinies de Russie ouvertes à l'assaut germanique. La soif de puissance et de conquêtes du Troisième Reich paraissait sans bornes, et l'Angleterre elle-même tremblait de voir s'effondrer son allié moscovite. Pour la première fois, on entendit parler d'un second front.



Point culminant de l'armement des Alliés : le lancement d'un cuirassé de 35.000 tonnes, construit en 9 mois.

1941/42

L'année de la guerre sans limites et de la résistance croissante

La résistance russe et le Général Hiver continrent l'offensive allemande. Pour la première fois, le soldat allemand connut la peur — peur devant l'immensité de l'espace russe, devant la puissance invincible et tenace d'un adversaire mal jugé. Des officiers sortis de la jeune école russe de guerre imposèrent leurs noms au monde : Koniev, Rokossovski et d'autres encore. Confiants cependant en leur apparente invincibilité et en la victoire promise par le « Führer » à la nation, les soldats du « Reich » attendaient le printemps et les victoires de demain. Tandis que les Japonais, nouveaux frères d'armes, faisaient, en une course hallucinante et folle, la conquête de mondes lointains, et entraînaient dans la guerre l'Amérique et ses inépuisables réserves en hommes et en matériel, on attendait à l'Est, l'offensive annoncée qui devait être la plus formidable de toutes celles que l'Histoire eût jamais connues. Qui donc aurait été alors assez sage pour dire que si les Allemands avaient retardé cette attaque jusqu'aux premiers jours de l'été, c'était parce qu'ils commençaient de sentir leur faiblesse? Les faits démentaient une telle opinion. De nouveau les blindés s'étaient mis en marche. Le Donetz, le Don, le Manytch et le Kouban furent franchis. Le drapeau à croix gammée put flotter sur quelques cimes du Caucase et les canons allemands tirer sur les bateaux de la Volga. Et pendant que le Japon se proposait de conquérir les Indes et l'Australie, Rommel affirmait tenir en ses mains les clés de l'Egypte. Les conquérants ne voulaient plus se contenter de pays à prendre. Il leur fallait des continents entiers. La guerre ne connaissait plus de limites, mais la résistance s'affirmait.

R



L'Italie s'est libérée des chaînes du fascisme. L'allégresse est générale à Rome.

1942 43

L'année de la rupture de l'axe

Les plaintes des peuples d'Europe montaient vers le ciel. Toute la vie se trouvait soumise aux lois de la guerre, de gré ou de force et par tous les artifices de la persuasion. Alors Staline lança à ses armées son appel inoubliable : « Plus un pas en arrière ! » La résistance russe banda ses forces pour se dresser enfin dans les souterrains et les fabriques en ruines de Stalingrade contre tout ce qui était l'ennemi. La sixième armée allemande y perdit son sang et les morts s'accumulèrent ailleurs, là où Montgomery reprenait à son adversaire Rommel les clés de l'Égypte. A l'Est, les Allemands et leurs alliés furent contraints de repasser le Kouban et le Don, en Afrique ils perdirent la Libye. Les Japonais marquèrent le pas devant les Iles Salomon (dans la mer de Corail) et devant les Iles Midway. Puis, en Afrique du Nord, on vit les Anglais et les Américains se préparer à la première attaque de la forteresse Europe, bien que l'invasion de la Tunisie par l'armée allemande retardât l'opération. Et tandis que combattant partout, les armées du « Reich » commençaient à faiblir, Allemagne et Italie voyaient s'abattre sur leur territoire d'implacables et terrifiantes attaques aériennes. Dans toutes les parties de l'Europe, les villes et les régions industrielles étaient la proie des flammes. Cette guerre de l'air mit à bout les nerfs de l'Italie. Eisenhower attaqua : Pantelleria se rendit, le débarquement en Sicile réussit, le premier acte de l'invasion avait commencé. Sous ses coups, le régime mussolinien s'effondra comme un château de cartes. Smuts annonça alors la prédominance prochaine des Russes et Montgomery promit à ses soldats la victoire pour l'automne de l'année suivante.



Troupes britanniques prenant d'assaut une maison sur le front italien.

1943 44

L'année de la résistance à tout prix L'année du retour sur le continent

Tandis que les Russes reprenaient Odessa et la Crimée, qu'ils parvenaient aux frontières de la Roumanie et au pied des Carpathes, et que leurs armées pénétraient dans les anciennes régions frontalières autrichiennes de la Galicie, le monde entier se demandait, avec une émotion intense, si l'invasion aurait ou n'aurait pas lieu. Les peuples asservis de l'Europe commençaient de s'agiter; à l'intérieur de la forteresse elle-même, de nouveaux fronts ne cessaient de surgir pendant que l'offensive alliée en Italie marquait le pas. À l'ouest, l'« Atlantikwall » s'élevait, barrière menaçante que l'Allemagne disait impenable. L'espérance en des armes nouvelles, secrètes et d'une puissance formidable, soutenait l'un des adversaires, alors que l'autre en éprouvait quelque appréhension. Mais peu à peu, les villes allemandes tombaient en ruines et en cendres. On ne parlait plus que du second front. Les victoires russes elles-mêmes n'éveillaient pas le même intérêt. Du côté allemand, on affirmait que l'invasion n'était

qu'un artifice de propagande, et l'on se proposait de l'arrêter dès la première heure. Mais l'orage ne se déclina que tard dans le printemps et bien loin, en Italie. Pas à pas, Anglais, Américains, Polonais, Français et leurs amis avançaient dans la péninsule jusqu'au jour où la chute de Rome marqua le début de la tempête sur les côtes occidentales. Enfin ! Ce cri de libération retentit partout, non seulement dans le camp des Alliés, mais également en Allemagne.

Et nous voici à la fin de la cinquième année de guerre qui commença avec l'invasion de la Sicile et qui apporte comme dernier événement sensationnel celles du Midi et du Sud-Ouest de la France. Les armées allemandes ont été repoussées à l'est comme à l'ouest, et le Troisième Reich, après une marche victorieuse sans pareille dans l'histoire, en est réduit à combattre pour son existence. Une ère nouvelle est en train de s'ouvrir, laissant enfin entrevoir la paix.

Wehrmacht fusillera 15 soldats de la République socialiste. Les partisans opèrent sur les arrières de la ligne gothique, et ils tiennent ouverts plusieurs passages des Alpes : par la Riviera, par le Mont-Cenis ou le Petit-Saint-Bernard, les Alliés peuvent pénétrer dans la plaine du Pô et prendre à revers la défense de Kesselring.

L'Italie aura donc aussi participé, par l'action des partisans surtout, par la résistance de son peuple, résistance coûteuse et courageuse, à la victoire alliée. Il sera d'ailleurs dans l'intérêt des puissances anglo-saxonnes de placer aux côtés de la France une Italie satisfaite, amie, et établie dans une part importante de sa puissance. Le long séjour de M. Churchill en Italie est significatif. Le discours du comte Sforza montre que le nouveau gouvernement n'a plus aucune velléité rappelant l'impérialisme mussolinien. M. Churchill s'est occupé de préparer, dans la Péninsule, la réconciliation et l'union de toutes les forces antifascistes.

Ce n'est certainement pas sur l'humiliation et le dévouement que doit être fondée la nouvelle Italie. On le comprend fort bien à Londres et à Washington. Sans retrouver tous ses territoires de l'immédiate avant-guerre, tout en abandonnant ses positions dans les Balkans, l'Italie de demain conservera un domaine colonial. Ainsi les « renoncements » que la presse néofasciste reproche aujourd'hui au comte Sforza doivent non point affaiblir le pays, mais frayer sa sécurité d'amitiés rétablies : les empiètements du passé sont désormais mis au compte du fascisme. M. Mussolini a l'amertume de pouvoir mesurer déjà la complète liquidation de son œuvre, et avant même que l'abandon suprême ne lui soit imposé, il sait, jusque dans les détails, comment sera réglée sa succession.

BRÈCHE ROUMAINE

Car la défaite de l'Axe, à moins que la découverte d'une arme nouvelle et plus efficace que la V 1 ne vienne enfin réaliser les promesses de M. Goebbels, paraît plus certaine que jamais : la Roumanie fait défection et, par cette brèche, la guerre se précipite dans les Balkans. Ce n'est pas avec trente divisions que la Wehrmacht pourra se maintenir dans la péninsule et résister aux cent divisions dont disposent les Russes sur le Prouth et le Dniestr.

La volte-face roumaine fut longuement préparée. Mais s'y prenant avec plus d'habileté que Badoglio l'an dernier, mieux soutenu aussi par la présence à leur frontière d'une armée russe qui n'a pas de mer à traverser, les dirigeants roumains devaient, sous la menace de l'irrésistible force soviétique, passer facilement du côté des Alliés, ce en quoi ils obéissent aux traditions nationales et aux sympathies naturelles de la nation. Berlin se plaint aujourd'hui de la « trahison ourdie à Bucarest par une clique misérable », paroles qui ressemblent singulièrement à celles employées il y a cinq semaines pour désigner les généraux rebelles, parce qu'ils n'avaient plus confiance dans le génie militaire d'Hitler. Mais que doit la Roumanie au Reich ? Celui-ci ne lui imposa-t-il pas, lors de l'arbitrage de Vienne, il y a exactement quatre ans, le douloureux sacrifice de la Transylvanie septentrionale, et aussi celui de la Dobroudja cédée à la Bulgarie ? L'Allemagne avait, il est vrai, promis en compensation la Bessarabie à récupérer sur l'U.R.S.S. Mais aujourd'hui, le sauvetage de la Bessarabie n'est plus possible, et la Russie, par l'entremise d'un habile négociateur, M. Bénès, offrit de faire rendre à la Roumanie les territoires que Berlin lui avait fait perdre. La Roumanie, si cruellement traitée par l'Axe en 1940, ne lui devait rien. Elle avait conclu avec lui un marché dont il ne remplissait plus les conditions. Bucarest reprend donc sa liberté d'action.

Mais Berlin ne l'entend pas de cette oreille. Perdre la Roumanie, c'est pour l'Axe perdre le pétrole et sans doute aussi la guerre. C'est aussi voir ouverte toute grande la porte de la Hongrie et du Reich vers le sud-est. La Luftwaffe voulait forcer Bucarest, bombarder la capitale ; erreur insigne qui jette la Roumanie dans le camp adverse : d'alliée, elle devient en 48 heures ennemie, recrutant ainsi virtuellement la Petite-Entente. L'armée roumaine ouvre la voie aux troupes russes, et s'élance vers la Transylvanie, menaçant de couper en direction de Budapest les communications entre le Reich et Sofia, Belgrade et Athènes.

La situation est presque désespérée pour les chefs de la Wehrmacht aux Balkans. Leurs disponibilités ne leur permettent pas de jeter des réserves dans cette trouée de 800 km. entre Fiume et Galatz, du Quarnero aux bouches du Danube. Certes, ils peuvent tenter une résistance sur telle ligne naturelle, le cours de la Save, peut-être en Bulgarie sur celui du Danube inférieur, s'efforcer de prendre la Valachie entre deux offensives venant l'une de Hongrie, l'autre de Bulgarie. Mais pour répéter la manœuvre de Mackensen lors de sa campagne de Roumanie en automne 1917, la Wehrmacht devrait pouvoir compter en outre sur la Bulgarie et la Hongrie.

DILEMME BULGARE

La Bulgarie fut, semble-t-il, surprise par la sécession roumaine, et sa diplomatie quelque peu désemparée. Certes, Sofia préparait-elle aussi sa volte-face. M. Bagrianoff, premier ministre, en cherchait cependant encore la formule. Il ne peut, comme les Roumains, espérer de compensation d'aucun côté. Aussi s'efforce-t-il d'obtenir — les déclarations de son ministre des Affaires étrangères, Daskaloff, le prouvent — qu'une partie tout au moins de la proie arrachée à la Grèce et à la Yougoslavie lui soit laissée. Il réclame encore la Macédoine et la Thrace, que les Alliés lui demandent d'évacuer avant tout accord. Bagrianoff fait valoir la déception de la nation, le danger que le désespoir ne la pousse vers l'extrémisme, l'avantage pour les Alliés à faire des concessions pour que la Bulgarie se range aussitôt à leurs côtés. Malheureusement pour les dirigeants bulgares, ces avantages ne constituent pas une monnaie d'échange capable d'étouffer une négociation : les Alliés savent que rien ne pourra plus retenu la main russe au seuil des Balkans. La Bulgarie n'a donc d'espoir que dans la clémence des Anglo-Américains, auxquels Sofia eut l'imprudence de déclarer sans nécessité la guerre. Elle vient de procéder à l'acte de rupture avec le Reich et a désarmé les troupes allemandes stationnées sur son territoire. Acte pré-



La libération de la France, tant par ses propres moyens qu'avec l'aide des Anglo-Saxons, se poursuit à une allure record qui rappelle celle — en sens inverse — de l'occupation allemande d'il y a quatre ans. Août 1944 a effacé juin 1940... Ci-dessus, le drapeau tricolore promène à Anancy en tête d'une colonne de prisonniers allemands. (Photo Wassermann)



Débarquement d'infanterie nord-américaine entre-portes de la région de Toulon. Les soldats sortent tous équipés d'un planeur remorqué. (On en aperçoit un autre à l'arrière-plan.)



Rencontre de Gaullie-Eisenhower à Paris. Le chef du gouvernement provisoire français s'est rendu dans la capitale libérée où, accueilli avec enthousiasme, il a ramené la flamme du souvenir sur le tombeau du Soldat inconnu, sous la voûte historique de l'Arc de l'Étoile. A Notre-Dame, il a failli être victime d'un attentat perpétré par un adversaire politique.

paré en secret et accompli par surprise. Ce geste ne mettra d'ailleurs pas à Sofia d'éviter les restitutions que réclament ses voisins et ne pourra atténuer les rigueurs des conditions alliéées que si la Bulgarie les remplit à l'avance en procédant aux évacuations exigées.

ANGOISSE HONGROISE

La situation de la Hongrie est pire s'il est possible. Le régent Horthy eut la faiblesse de céder en mars aux menaces du Reich et de souscrire à la main-mise allemande sur son pays. Le nouveau régime prit sur lui la responsabilité d'effroyables persécutions contre l'élément juif, alors qu'il eût été facile de laisser l'occupant l'endosser. C'est aux dépens de la Hongrie que l'accord russo-roumain s'est conclu. C'est également à son dam que M. Bénès conclut avec la Russie un traité d'alliance : les frontières d'avant 1938 seront sans doute rétablies et la minorité hongroise, assure-t-on, devra quitter le pays. M. Sztojay, premier ministre, ouvrant enfin les yeux, voudrait, assure-t-on, freiner la course à l'abîme germanophile. Mais il est trop tard. Les nationaux-socialistes sont dans la place, le pays occupé, l'armée mobilisée sur le front russe, et s'il faillit, Szalassy et ses Croix-Fléchées prendront le pouvoir et suivront jusqu'au bout les nationaux-socialistes allemands. A moins d'un sursaut que rien ne fait prévoir, la Hongrie partagera jusqu'au bout le sort de l'Allemagne et risque fort d'être soumise à des conditions aussi dures. C'est dans ce sens que pousse Moscou. Seul pourrait agir en faveur des Hongrois le souvenir qu'ont gardé les Alliés des sévérités du traité de Trianon, que de nombreux Anglais regretteront, et le sentiment que la Hongrie tenta de sortir de la guerre en 1943, et que son peuple désapprouve dans son immense majorité la politique imposée par le Reich.

Qu'espère encore celui-ci ? Il luttera sans doute jusqu'à complet épuisement. « La Wehrmacht sera vaincue avant le parti », disait l'autre jour M. Forrestal. C'est pourquoi, ayant tout à perdre dans un accord de reddition, les chefs nazis se ménagent des positions de retraite : Léopold III et ses enfants, Paul Reynaud, Pétain lui-même et peut-être Laval sont à des titres divers des otages répondant de la sécurité future d'Hitler.

17 août 1944.

Pierre-E. BRIQUET.



« Michael Ier, roi de Roumanie, s'est libéré de la tutelle d'Antonesco et détestant les Nazis, Gaullie et autres hommes d'Etat entassés, a non seulement rompu avec l'Allemagne, mais déclaré la guerre à ce pays.

Le maréchal Pétain dépossédé de ses fonctions depuis que les Allemands l'ont enlevé de Vichy et transféré où il leur convenait de le voir. Ainsi se termine l'éphémère existence de l'Etat français.

« Jules Manin, chef adjoint roumain, ancien président du Conseil, est considéré comme l'un des principaux artisans de son pays. Il fait partie du nouveau ministère.

Antonesco, le « condottator » roumain, homme de l'alliance à tout prix avec l'Allemagne, a été arrêté. On l'a même dit assassiné.

M. Bagrianoff, chef du gouvernement bulgare, a rompu, lui aussi, avec le Reich et même fait désarmer les troupes allemandes stationnées dans son pays. Puis il a demandé aux Anglo-Saxons leurs conditions en vue de la conclusion d'un armistice.

M. von Sztojay, chef du gouvernement hongrois depuis la main-mise de l'Allemagne sur le « royaume sans roi », voit maintenant son pays coincé entre les armées russes et roumaines, en danger d'être envahi de reprendre la Transylvanie.

L'Illustré

REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE

CONCOURS

Participez à notre concours du jury populaire.
Prix intéressants. Voir les conditions page 26.



Sous le signe

DE L'AMITIE FRANCO-SUISSE

Au terme d'une mission de plusieurs années en France, à Paris tout d'abord, puis de 1940 à 1944 à Vichy, M. Walter Stucki, ministre de Suisse auprès de la République française, a regagné notre pays à la tête d'une caravane d'autos et de camions ramenant le personnel et les archives de la légation. Avant de quitter Vichy, M. Stucki est parvenu à préserver cette ville des atteintes de la guerre, alors qu'Allemands et F.F.I. étaient aux prises dans cette partie de la France. De ce fait, autorités et population vouent à la Suisse une reconnaissance accrue, qui s'est manifestée de mille manières à l'adresse de notre représentant. Lire à ce sujet le très vivant article de Robert Vaucher à la page 38. Ci-dessus, M. Stucki serre la main du colonel Pontcorral, chef d'état-major des F.F.I. de Vichy; au second rang, à gauche, M. Léger, ancien maire de Vichy, qui venait de remettre ses pouvoirs

SOMMAIRE

-L'impossible neutralité bulgare-
par P.-E. Briquet

Général tombé en captivité

Guerre sans merci en Savoie

Comment la Belgique vécut sous
l'occupation

La bataille de Varsovie

Choses vues à nos frontières

N°37

14 SEPTEMBRE 1944
LAUSANNE ET ZOFINGUE
PARAIT LE JEUDI - XXIV^e ANNÉE

L'Illustré

REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE

SOMMAIRE

« A l'aube de la IV^e République » par René Payot

Le maquis italien et les géôles néo-fascistes

Le pétrole et la guerre (suite et fin)

Les dévastations du port de Marseille

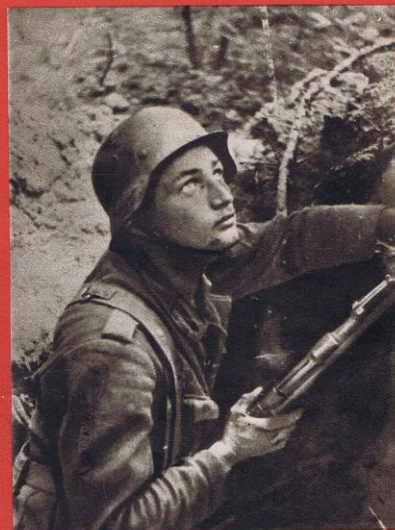
Du réduit national à la frontière

Usines souterraines d'armements en Allemagne



L'invasion aérienne de la Hollande

Dans la journée du 17 septembre, des masses d'avions et de trains de planeurs ont déposé des troupes alliées en Hollande. Des centaines de chasseurs protégeaient cette armada aérienne. Auparavant, des bombardements aériens impressionnants avaient préparé la voie. A en croire un correspondant américain, « pendant quatre heures le ciel fut plein d'avions ». Les pilotes rentrés à leur base déclarent que les Allemands ont inondé une grande partie du territoire hollandais. A peu près au même moment, le général Eisenhower a rappelé à l'armée allemande que de puissantes forces alliées combattent en Hollande, notamment les unités du mouvement de la résistance hollandaise placées sous le commandement du prince Bernard. En conséquence, les combattants hollandais ne sauraient en aucun cas être considérés comme des francs-tireurs. — Nos photos montrent le maréchal Montgomery et le jeune prince Bernard des Pays-Bas écoutant les explications du général Horrock ; à droite, un soldat allemand observe des avions ennemis.



N°38

PRIX 40 CT.

21 SEPTEMBRE 1944

LAUSANNE ET ZOFINGUE

PARAIT LE JEUDI - XXIV^e ANNÉE

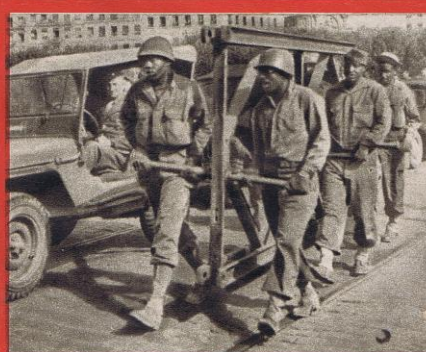
L'Illustré

REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE



Les Américains en France

Chaleureusement accueillis en France partout où ils font leur apparition, les Américains s'entendent à merveille avec les Français lors même qu'ils ne comprennent pas toujours leur langue. Un geste, un sourire aident beaucoup. Et lorsque ça ne va décidément pas, on a recours au... dictionnaire ! — A droite, des Américains aussi, mais noirs, qui installent une passerelle à Lyon. — Voir dans ce numéro nos reportages sur Paris demeuré intact, Lyon qui panse ses blessures et, observés par Jean Buhler, les soldats américains en France. (Photos F. Bertrand)



N°40

PRIX 40 CT.

5 OCTOBRE 1944
LAUSANNE ET ZOFINGUE
PARAIT LE JEUDI · XXIV^e ANNÉE

L'Illustré

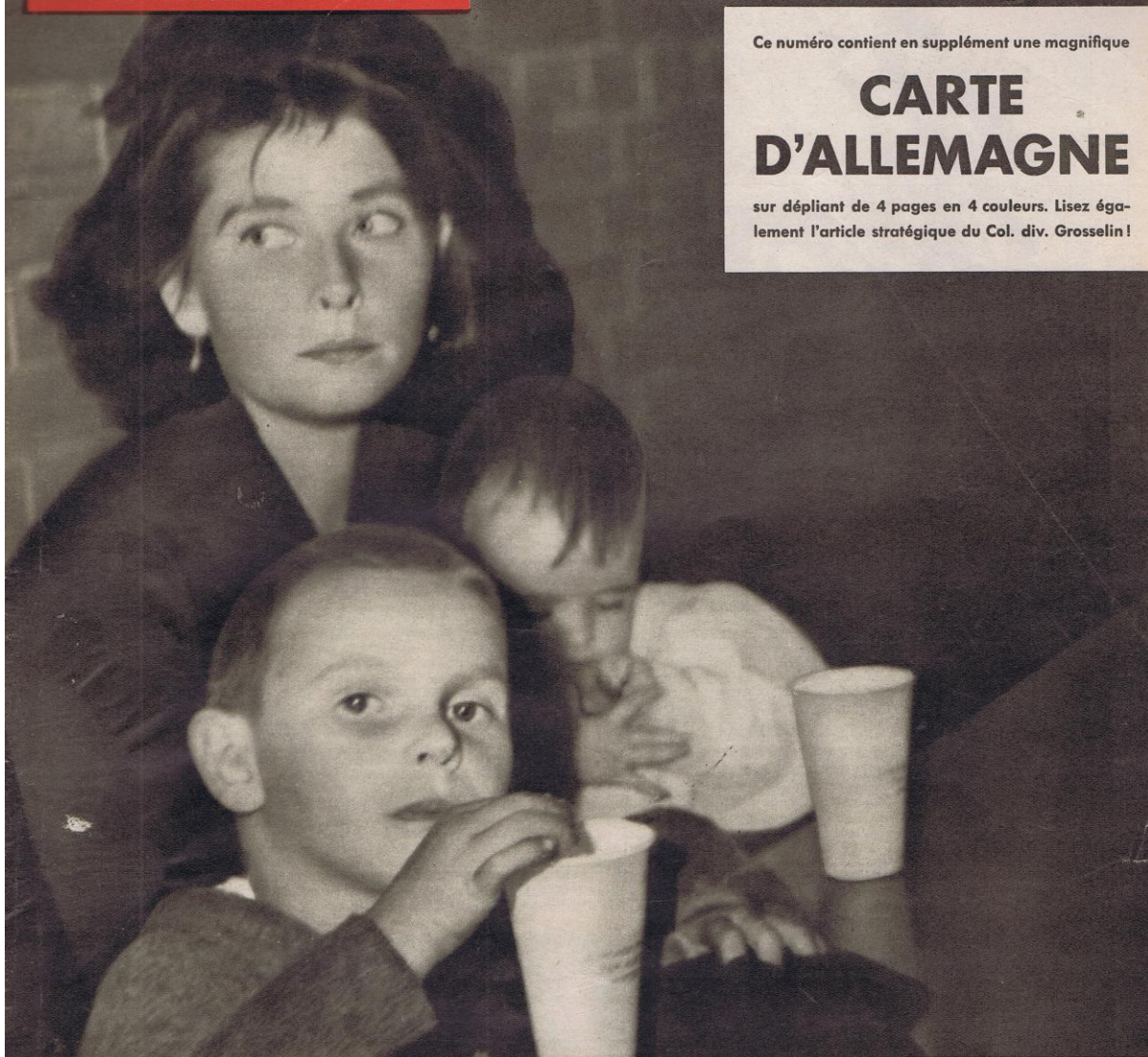
REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE

PRIX **50** CENTIMES

Ce numéro contient en supplément une magnifique

CARTE D'ALLEMAGNE

sur dépliant de 4 pages en 4 couleurs. Lisez également l'article stratégique du Col. div. Grosselin !



DE QUOI DEMAIN SERA-T-IL FAIT ?

Enfants de France, enfants d'Italie, enfants d'ailleurs encore, par quelles épouvantes vos âmes candides doivent-elles passer en ce début de la sixième année de guerre ! Comme des oisillons chassés par la tempête, ceux de ces pauvrets qui le peuvent, cherchent un abri chez nous. C'est ainsi que 10.000 petits réfugiés ont franchi nos frontières ces dernières semaines. La Croix-Rouge suisse (Secours aux enfants) a fait appel à la population. Dans un élan réjoissant, 23.500 foyers se sont ouverts. C'est dire que de nombreuses demandes n'ont pu être satisfaites, mais qui sait de quoi demain sera fait ? Dans son récent discours, M. Churchill a laissé entendre que beaucoup de sang coulera encore. Et dans notre article de fond d'aujourd'hui, notre collaborateur Paul Du Bochet montre combien tragique le spectre de l'hiver apparaît aux

peuples accablés. Mais tandis que la délivrance — ou sa perspective — donne aux uns le courage de tenir encore, on se demande quels sont les sentiments intimes du peuple allemand, assiégé dans son propre territoire, ainsi que le démontrent l'article stratégique du col. div. Grosselin et notre grande carte de l'Allemagne. — Ci-dessus, une toute jeune mère française, encore visiblement sous le coup des dangers affrontés, et ses deux petits au centre d'accueil de Zurich.

N°41

12 OCTOBRE 1944
LAUSANNE ET ZOFINGUE
PARAIT LE JEUDI - XXIV^e ANNÉE

La libération de Paris par les Parisiens

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL ***



Arrivée triomphale du général Leclerc et de sa célèbre division blindée à Paris, place de la gare Montparnasse, à fin août 1944. (Photo parvenue récemment en Suisse.)

Quand on se promène aujourd'hui dans Paris, où recommence lentement une existence normale, où le métro circule, où l'on trouve de nouveau à se nourrir, où la presse indépendante a repris dans l'indépendance sa publication, où les traces de l'occupation et des combats de rues de la libération disparaissent de plus en plus, on a beaucoup de peine à imaginer ce qu'a été le régime de la capitale pendant cinquante mois et ce que fut la semaine durant laquelle le peuple de Paris, par un gigantesque coup de reins, assura lui-même sa libération.

Les témoignages, cependant, abondent. L'image les authentifie, car un film et de nombreuses photos, heureusement, attestent de façon irréfutable ce qu'a été la bataille de Paris. Avant cette bataille, et durant une longue, une épuisante période, la capitale a connu cette épreuve de vivre murée en elle-même, moralement : sa population s'était organisée pour ne pas voir l'occupant. Des millions d'habitants de cette immense cité ont ainsi coudoyé pendant des années, partout, dans le métro, dans la rue, les magasins, les cafés, les représentants de la puissance allemande et ils étaient parvenus, par un effort continu et volontaire, à « ne pas les voir ». Cette situation était devenue insupportable aux Allemands intelligents : « Paris, cette ville sans regard, disaient-ils, dont le mépris muet nous cingle à chaque pas. »

Mais si l'on pouvait, à force de résolution, arriver à ignorer les hommes, il était impossible d'échapper aux insolentes manifestations dues aux choses : à chaque pas, c'était une guérite, un drapeau, un écriteau aux couleurs du Reich nazi, et en langue allemande. L'occupation ne se traduisait pas seulement par des présences, des actes de « police », des réquisitions : elle s'affirmait encore par une série illimitée de manifestations visibles, de « provocations visuelles ».

Les Parisiens ont supporté tout cela, avec le sang-froid et la patience qui naissent de la conviction intime que ces souffrances n'auraient qu'un temps et que, finalement, la France retrouverait la liberté de sa respiration, de sa pensée, de sa vie. Un bloc d'airain s'est forgé durant l'occupation germanique. La fusion s'est accomplie, entre des

hommes qui, il y a cinq ans, ne pensaient pas de même sur la plupart des problèmes de la vie et du monde. Et de l'intolérance de l'ennemi naquit la tolérance entre Français, la jonction des contraires, la réunion des extrêmes.

Cette situation s'est définie lentement et c'est une des raisons pour quoi l'on peut croire qu'elle sera valable durablement. Elle a trouvé sa plus haute expression dans les combats de rues qui se sont produits pendant près d'une semaine pour « bouter dehors l'envahisseur », selon l'expression, entrée dans l'histoire, de Jeanne d'Arc, sainte de sa patrie.

Un jour d'août, vers 16 heures, une fusillade éclata soudain près de la place de la République, les Allemands ayant appris, par des nouvelles d'ailleurs à ce moment prématurées, que les Alliés s'approchaient des portes de Paris. Ils perdirent tout sang-froid et commencèrent à mitrailler en pleine rue d'innocents passants.

Ces coups de feu, ce sang versé donnèrent le signal de la rébellion. La police, très importante à Paris, et d'un remarquable patriotisme, passa tout entière à l'insurrection. Dans toute la ville, les éléments de la Résistance, si peu armés qu'ils fussent, entreprirent, avec un courage incomparable, de « nettoyer Paris ».

L'occupant devint brusquement l'assiégé. Il était encore la force ; il n'était déjà plus le nombre. Il combattait sur un terrain qui lui était hostile, peu familier, à tous points de vue difficile.

Le peuple de Paris a pris à cette bataille une part sans précédent. Hommes, femmes, enfants, héritiers d'une longue tradition communale et fiers de l'esprit indépendant qui s'y attache, coopérèrent subitement à l'édification des barricades et à la défense active de leur cité.

Un témoin oculaire et auriculaire de ces heures exaltantes, qui a assisté à ces journées du haut de sa terrasse, au sommet d'un immeuble de sept étages d'où l'on jouit d'une vue étendue sur tout un quartier, nous a dit sa surprise, son émotion, son admiration de la tenue des Parisiens pendant ces journées où la mitraille « giclait » partout, et où la mort rôdait à chaque coin de rue. « Nous pouvions nous demander, nous expliqua-t-il, ce qu'il fallait

penser de la nouvelle génération : eh bien, j'ose dire, elle est digne de celle de Verdun. Et son courage souriant force le respect. Les gosses de Poulbot ont fait d'admirables *Fifis* (F.F.I.) Quelle crânerie, quelle élégance morale, quel mépris du danger, quelle gentillesse dans le sourire ! Des gosses avec une âme de héros. Voilà les petits Parisiens d'aujourd'hui. » Cela dura plusieurs jours. Cela fut sanglant. Et puis, ce fut, assez brusquement, la fin du drame. Aux Allemands qui se rendirent, par milliers, aux F.F.I. et à la police, s'ajoutèrent bientôt ceux qui allaient déposer les armes devant les « grognards » magnifiques de la division Leclerc, orgueil de la nouvelle armée française.

Quel accueil Paris fit-il, dans une sorte d'explosion joyeuse où il y avait de la tendresse plus encore que du soulagement, de l'extase plus encore que du bonheur, à ces soldats bronzés en qui le pays reconnaissait les vertus de ses combattants de toute une lignée de trente générations de défenseurs ! Ce furent des heures émouvantes. Les Alliés eurent le tact, volontaire et apprécié, de laisser entre eux, pendant quelques heures, les Français libérateurs et les Parisiens libérés. Ce n'est qu'ensuite que les troupes américaines firent leur entrée, accueillies avec l'allégresse qui va aux membres de la famille, après que l'on a, entre soi, fêté dans la ferveur le retour de « l'enfant prodige ».

Les Parisiens, après l'exaltation des premières journées de leur liberté retrouvée, se sont remis au travail avec un calme et une dignité véritablement incomparables. Cette ville qui a tant souffert, physiquement et moralement, pourrait avoir des poussées de fièvre, et il n'aurait pas été étonnant qu'elle connaisse des « retours de température ». Or, elle poursuit son existence avec une sérénité, une « tenue », une élégance intellectuelle qui sont vraiment le fait d'une population d'une haute culture et d'une grande valeur spirituelle.

René Doumic, qui fut si longtemps secrétaire perpétuel de l'Académie française, et qui avait pour Paris un attachement inégalable, disait de sa grande ville : « Ce qui fait la beauté de Paris, c'est que l'élégance et la patine des sites n'y sont pas déparés, mais souvent agrandis, par le



L'une des quatre harricades du carrefour de Sévres.

charme et la qualité profonde des citoyens. Les Parisiens sont dignes de Paris. »

Combien les événements de ces derniers temps n'ont-ils pas justifié à nouveau ce jugement attendu ! Oui, Paris s'est bien tenu, Paris se tient bien. Il a ajouté une page pleine de dignité et de courage au livre des fastes de la cité. Et les enfants de leurs petits-enfants apprendront avec orgueil que la ville de sainte Geneviève est demeurée, à une heure essentielle, fidèle à sa devise, à sa tradition et à son devoir de conductrice de la nation et d'exemple des peuples.

Fin septembre

12 octobre 1944.

L'Illustré

REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE



«JE SUIS REVENU...»

Débarquant à la tête de ses troupes dans les Philippines, le général MacArthur, commandant des forces alliées du sud-ouest du Pacifique, que montre notre téléphoto, a dit: « Je suis revenu... Nous venons résolus à accomplir la tâche qui consiste à détruire tout vestige du contrôle ennemi sur notre vie quotidienne et à restaurer les fondations d'une force indestructible: les libertés d'un peuple. » Ces mots, d'autres ont pu les prononcer avant lui, de l'ouest à l'est, de Paris à Kiev et de Bruxelles à Athènes. Les conquêtes de l'axe se rétrécissent de semaine en semaine, sur les pourtours de la « forteresse Allemagne », comme dans le Pacifique (voir notre article pages 6 et 7). Et nombreux sont ceux qui peuvent dire aujourd'hui, la joie au cœur: « Me voici, enfin, dans mon pays... je suis revenu ! »

Dans ce numéro:

Où va l'Italie?

* Les Editions clandestines de Minuit

* Les Journées historiques de la libération de Paris

* Les derniers combats d'Aix-la-Chapelle

N°43

PRIX 40 CT.

26 OCTOBRE 1944
LAUSANNE ET ZOFINGUE
PARAIT LE JEUDI - XXIV^e ANNÉE

L'Illustré

REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE



Notre nouveau président

Si M. Pilet-Golaz n'avait pas donné sa démission, il eût sans doute été élu président de la Confédération pour 1945 et M. Ed. de Steiger, vice-président du Conseil fédéral. Mais le ministre vaudois s'en étant allé, son collègue M. Kobelt — Né le 2 juillet 1881 à Langnau, dans l'Emmental, M. Ed. de Steiger n'a, circonstance exceptionnelle, jamais siégé aux Chambres fédérales avant d'entrer, en décembre 1940, au Département de Justice et Police. Il a, en revanche, fait partie du Grand Conseil bernois pendant un quart de siècle et du Conseil d'Etat de son canton durant une année, de 1939 à 1940. Comme son prédécesseur P. Minger, M. de Steiger se rattache au parti agrarien. Descendant d'une longue lignée de magistrats et d'officiers, il est l'homme d'Etat né. C'est pourquoi il est fortement question de lui, à l'heure où nous écrivons ces lignes, pour le Département politique. (Lire en outre l'article de la page 4.) Notre photographie, prise chez les de Steiger, montre le nouveau président en compagnie de sa femme. Bernoise de vieille roche elle aussi, Mme de Steiger n'hésite pas, à l'occasion, à accepter un rôle dans une pièce du théâtre.

Sommaire

- La rançon de la libération -
par P. Du Rochet

Le drapeau tricolore sur la cathédrale de Strasbourg

La vie clandestine de Cracovie

- Echappé de la Wehrmacht -, grand récit vécu

Mussolini, le prisonnier du lac de Garde

Chronique des lettres romandes,
par Ed. Martinet

N°50

PRIX 40 CT.

14 DÉCEMBRE 1944
LAUSANNE ET ZOFINGUE
PARAIT LE JEUDI - XXIV^e ANNÉE

L'Illustré
REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE

Numéro
de Noël

NOËL EN EXIL

Noël est, par excellence, la fête du foyer. Mais, en ce sixième hiver de guerre, que de gens vivront cette journée en exil! Malgré la grande espérance qu'elle ranimera en eux, ils auront le cœur lourd et les yeux obscurcis de larmes. Jusque dans les camps de réfugiés qu'abrite la Suisse, des enfants ressentiront, en dépit de toutes les attentions, cette solitude morale. Tels ces deux petits de l'Italie méridionale qui, sans être ni frère ni sœur, unissent leur nostalgie au pied de l'arbre, traditionnel pour nous, mais si nouveau pour eux. La fillette a du moins sa mère en Suisse, mais on ne sait ce qu'est devenu son père ni les parents du garçonnet. Noël de tristesse, mais Noël quand même!

N° 51

24 DÉCEMBRE 1944
LAUSANNE ET ZOFINGUE
PARAIT LE JEUDI XXIV^e ANNÉE

PRIX 40 CT.

L'Illustré

REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE



BONNE ANNÉE!

La guerre répand à profusion deuils et souffrances sur le monde, et c'est le cœur lourd que l'humanité voit poindre l'an nouveau. Sera-ce enfin celui de la paix ? L'horrible tuerie n'a que trop duré ! En attendant, il faut jouir de chaque miette de bonheur que le sort nous laisse. Quelle joie, par exemple, que celle d'un permissionnaire rentrant pour quelques jours

dans son foyer ! Regardez cet Anglais... En cet instant, oubliant les misères du front, il connaît le bonheur le plus profond que puisse éprouver un jeune père : voir son petit enfant se jeter dans ses bras en criant joyeusement : « Papa ! » Puisse cette vision être le présage de temps meilleurs, où il sera enfin normal qu'un père vive avec les siens tout en leur procurant le pain quotidien grâce à son labeur pacifique ! C'est dans ces sentiments que, pour tous ceux qui nous lisent, nous avons intitulé ce texte : « Bonne année ! »

N°52

PRIX 40 CT.

28 DÉCEMBRE 1944
LAUSANNE ET ZOFINGUE
PARAIT LE JEUDI - XXIV^e ANNÉE

Et si au moins c'était pour ne jamais plus repartir !

Crépuscule de Saint-Sylvestre

Ce soir, il neige. Les maisons de la ville s'éclairent par dedans, quand leur toit soutient tout le poids de l'hiver. Il neige, et la rue, sous les pas, devient un gâteau humide ; et la place est traversée de parapluies allant et venant dans ce grand lac de silence. Les parapluies courent, pour se refermer, vers une chambre en couloirs.

Crépuscule nivéal, où les fenêtres de lumière vivante sont bientôt toute la ville. Et le sol monte blanc ; la chaussée se hausse au niveau des trottoirs ; les gens, qui marchent dans un esprit étrange, déjà ne touchent plus terre.

La ville repose désormais sur des assises de glace. Un chauffeur réveille pour la nuit la flamme d'un immeuble. Comme un bestiaire armé de sa pique, il taquine le brasier pour le faire rugir. C'est un geste machinal de métier. Ensuite, il se dira : « J'ai allumé le dernier feu de l'année ». Il regarde, au creux de sa paume, la poussière de charbon qui est son pain à lui. Car un homme, un jour, inventa le feu, et ce feu lui a permis de ne pas mourir. Mais sur la terre aujourd'hui, un peu partout, le feu s'est éteint dans les foyers béants. Et, au profond de sa ville de glace, cet homme remue les braises et songe : « Que deviendrais-je alors, si mon feu venait à mourir ? »

La rue frileuse prend sa chaleur à la lumière de fenêtres. Elle vient rose des salons, brille jaune dans les cuisines, et le calendrier est un arbre qui se dépouille ce soir de sa dernière feuille. Une femme lève la tête de son journal.

Qu'est-ce donc, le saut d'un an à l'autre ? Un carton décroché du mur, un autre qu'on y pend ; ce n'est rien et c'est une page dans l'histoire, et c'est une grande chose. La



Il neige sur la ville, des fenêtres s'allument, c'est l'heure du crépuscule, du crépuscule de l'année qui meurt... — (Photo Emile Gos, Lausanne)



Comme un bestiaire armé de sa pique, un chauffeur d'immeuble ranime la flamme du central en pensant : « Mon dernier feu de l'année ! »



Une femme réfléchit dans la cuisine : le calendrier, derrière elle, est un arbre qui se dépouille ce soir de sa dernière feuille.

femme songe, appuyée, sur la table, près du chat qui ronronne. Cette page, est-ce que je l'ai bien remplie ? Cette page qui va s'inscrire quelque part, et qu'on ne peut plus retoucher. D'autres ont fait plus mal... Mais moi, ai-je donné bien le meilleur de moi-même ?

A cette heure, les bottes dans la neige, un soldat consulte le cadran lumineux de sa montre. On le relève à une heure : il attendra, pour sortir de sa nuit, l'année prochaine. Mais sera-ce la clarté ? Il faudra encore de la force pour retrouver la vraie lumière. Il s'arrête, puis écoute, et voit dans le ciel des lueurs. Non, ce n'est pas cette lumière-là. Il pense : « On n'arrive à rien dans la haine ».

Et l'on entend des hommes des régions torturées vous dire : « Non, on n'a pas de haine ». Quand ça brûlait en face et faisait dans le lac de jolis reflets de fumée, et qu'on serrait les poings à regarder de notre rive, ces gens dont s'évaporaient la maison déjà rebâtissaient sur du solide : celui qu'on ne voit pas avec les yeux, qui n'est ni poutre ni pierre, mais quand même la pierre de base d'un monde.

Le soldat songe encore : « Le monde oublie vite. Il faudra faire cette fois un énorme nœud à son mouchoir. Je suis

fort, je suis valide ; je saurai faire et refaire sans que jamais mon bras faiblisse. Cet an qui nous vient enfin est l'année de l'espoir ».

D'autres, à skis, retournent des crêtes. Alentour, les sommets flambent, beaux pics à tranche glacée sortis du frigidaire. Le soleil dit bonsoir et fait place au gel.

En ce crépuscule de Saint-Sylvestre, derrière la vitre du chalet, pour la dernière fois le relief a faibli, fondu, toute la montagne est devenue pâle et terne, comme du mauvais temps vu dans un verre bleu. Ils sont quatre ici, qui soutiennent leur chaude camaraderie. Et, quatre copains, ils vont tourner la page. A vingt ans, languit-on sur le passé ? On est là, groupés ce soir devant la vie, avec une foi puissante, l'envie de faire du magnifique. Oui, on croit voir les vieux sourire : « Illusions de jeunesse ». Mais ce n'est pas vrai... Pas cette fois, où tout est à refaire ; et l'on est sans fatigue ; on est neuf et riche de certitude. On est prêt au grand pas, demain — dans quelques heures — en ce premier jour de 1945, ouvert à tous les espoirs, et qui porte déjà, noué dans une faveur bleue, son chiffre magique et vierge.

Christine-Arnaud de MAIGRET.



Dans une cabane de skieurs, là-haut, ils vont « tourner la page ». A 20 ans, languit-on sur le passé ? Non, car devant la vie, on a une foi magnifique et l'envie de faire du magnifique ! (Photos C. de Maigret, Lausanne)

